BnF Gallica

Les Jeunes ouvriers, par Maurice Le Prevost

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Maignen, Maurice (1822-1890). Les Jeunes ouvriers, par Maurice Le Prevost. 1862.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

14 F 3
N° 139

BIBLIOTHÈQUE DE L'OUVRIER

LES JEUNES OUVRIERS

PAR

MAURICE LE PREVOST

PARIS
C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, RUE DE SÈVRES, 15

1862

LES JEUNES OUVRIERS

2487

BIBLIOTHÈQUE DE L'OUVRIER

LES

JEUNES OUVRIERS

PAR

MAURICE LE PREVOST

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

PARIS
C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, RUE DE SÈVRES, 15

1862

46173

G.

BEAUGENCY. — IMPRIMERIE DE GASNIER.

UN SECRET DE MÉNAGE.

I.

UN MYSTÈRE.

— A qui en a-t-elle donc ce matin, madame Marcel? La voyez-vous à sa fenêtre, comme elle se penche et comme elle brise sans y prendre garde ses primevères, qu'elle soigne si bien d'ordinaire. Il faut qu'il se passe quelque chose de bien

étonnant dans la rue. Voyez-y donc, madame Trincart. J'ai ma chatte sur mes genoux, et je ne puis me déranger.

Madame Trincart, non moins désireuse de s'instruire qu'empressée à obliger une amie, mit de côté son ouvrage, se leva en hâte et mit la tête à la croisée.

Immobile, le cou tendu, elle demeura silencieuse.

— Ah ! çà, mais vous ne dites rien, s'écria madame Chandeil impatientée.

Madame Trincart se pencha davantage.

— Mais, ma chère, vous allez vous jeter par la fenêtre.

Quelques exclamations inintelligibles sortirent enfin du gosier de madame Trincart.

— Ah ! ma chère, on n'a jamais vu ça ! Quelle ardeur ! La jolie couchette ! Ils vont gagner une fluxion de poitrine !

Madame Chandeil, n'y tenant plus, se leva brusquement, jeta sa chatte à terre, qui, réveillée en sursaut, se sauva en jurant sous les meubles.

A peine y fit-elle attention, toute occupée à introduire sa curieuse figure dans l'embrasure de la fenêtre, à côté de madame Trincart.

C'était en effet un spectacle assez intéressant pour un observateur que celui qui attirait ainsi à leurs fenêtres trois ménagères d'ordinaire aussi laborieuses que peu taciturnes. Et pourtant ce n'était qu'une petite charrette à bras qui venait au grand trot du bout de la rue et qui s'arrêtait devant la maison.

Ce n'était qu'une charrette; on pense bien que ce n'était point elle uniquement qui excitait à un si haut degré l'intérêt de ces dames, mais son contenu et surtout son attelage, consistant dans les bras vigoureux d'un jeune ouvrier et de sa femme, ouvrière parfaitement propre et assez jolie, qui poussait par derrière et de tout son cœur.

Le contenu se composait d'une couchette en noyer, de quelques matelas, d'une commode bien vernie, de quelques chaises, d'une table et d'un beau petit garçon d'une douzaine d'années, perché

sur le tout, immobile, rouge et joyeux. Ses livres et son carton d'école, trésor de l'enfant studieux, étaient passés en bandouillère : il tenait sur ses genoux une cage en verre, à demi-cachée sous un mouchoir, qui contenait une image de la Sainte-Vierge. Tout en poussant, tout en courant, mari et femme causaient entre eux avec l'enfant et riaient tous ensemble. Vrai trésor et couronnement de tout cet humble ménage, l'enfant semblait mis là tout exprès pour personnifier le bonheur de la famille, la paix qu'assure la religion et la gaieté qui vient de l'innocence.

Nos bonnes femmes n'y voyaient pas tout cela, on le comprend, mais elles étaient frappées de l'ensemble de ce petit tableau où respiraient l'union et le bonheur. L'admiration les rendait muettes, et c'est à peine s'il leur échappa ces courtes exclamations :

— Ça n'est pas riche !

— Oui, mais ils ont l'air de s'aimer.

Historiens indulgents des mœurs populaires, nous aurions voulu taire ce dernier mot :

— Sont-ils mariés?

Le soupçon était méchant, la réflexion fausse; mais on pouvait s'attendre qu'ayant commencé par la curiosité, on devait finir par la médisance.

II.

LES DEUX SYSTÈMES.

Pendant ce temps, étrangers à tout ce qui les entoure, ignorant l'examen dont ils sont l'objet, l'ouvrier et sa femme se hâtent de débarrasser leur petite charrette et de s'installer dans leur nouveau logement. Le mari ne fait pas à lui seul toute la besogne. La femme porte les matelas sur sa tête, tient les meubles par un bout et fait de son mieux pour se rendre utile. Le petit garçon est chargé du transport de la vaisselle, fonction délicate, qui témoigne une honorable confiance dans sa sagesse et son savoir-faire. Tout s'exécute

avec empressement et bonne humeur. Le mari cède aux avis de la femme, et celle-ci prévient les idées du mari. Ce travail d'un déménagement, si ennuyeux d'ordinaire, si fécond en contrariétés et en embaraas, s'est accompli avec une rapidité et un ordre tels qu'une heure après la petite charrette est repartie, les meubles en place, le mari à l'atelier, le dîner même commencé, et la maison rétablie dans son calme accoutumé.

Le petit logement que venait occuper le jeune ménage était une sous-location cédée comme mesure d'économie par madame Marcel, cette voisine dont l'attention curieuse avait si vivement ému tout à l'heure mesdames Trincart et Chandeil. Les Marcel occupaient une pièce et les Valentin une autre, indépendante de la première. Une chambre les séparait, communiquant avec elles à volonté et ayant une entrée particulière sur le carré. Elle servait d'atelier, pour les travaux de commande, aux deux maris, ouvriers menuisiers embauchés depuis longtemps par le même patron. Le prolongement de la rue de Rivoli avait jeté par terre la

petite mansarde occupée par les époux Constant. Ils la quittaient avec un double chagrin, le regret d'abandonner le premier nid du jeune ménage et l'embarras de trouver un gîte commode et à bon marché. L'ami Marcel, habile compagnon, mieux rétribué que Valentin Constant, occupait dans le voisinage deux chambres fort belles et s'était aussi donné le luxe d'un petit atelier. Il offrit à Valentin de partager son logement, dont le loyer lui était devenu fort lourd, par suite, il est vrai, de son inconduite et de ses folles dépenses. Jusqu'ici les relations n'avaient existé qu'entre les hommes, relations assez superficielles, du reste, à l'atelier et dans certaines parties de plaisir, fort rares dans les habitudes de Valentin, mais inévitables parfois pour les ouvriers les plus sobres et les plus rangés. On était camarades, mais on ne se connaissait guères et les femmes ne s'étaient jamais vues. Aussi avait-on prudemment stipulé d'avance qu'on resterait chacun chez soi, qu'il y aurait de part et d'autre indépendance et liberté entière, et qu'on n'aurait de commun que

l'atelier de travail, dont on partagerait le loyer.

Madame Marcel, immobile à sa croisée, était demeurée comme saisie. D'un caractère violent et passionné, elle ne put se défendre d'un sentiment de jalousie et comme de colère au spectacle de cette union, de ce bien-être et de cette gaieté d'enfants ! Elle referma sa fenêtre, soucieuse et mécontente. Elle, d'ordinaire fort curieuse et très-obligeante, ne sortit point de sa chambre et n'offrit nullement ses services aux emménagés. Elle se disait intérieurement :

— Comme ils s'aiment ! Ce petit mobilier est bien pauvre, et comme il paraît beau auprès du mien. Moi aussi j'ai un enfant : mais pourquoi ne puis-je pas en jouir? pourquoi ne suis-je tranquille que lorsqu'il dort, ou se trouve hors de la maison?... Chez eux l'aisance semble régner, et la pauvreté est souveraine maîtresse chez nous. Et avec elle la désunion et le malheur. Pourquoi cela, pourquoi suis-je toujours triste, pourquoi mon mari vient-il ici comme à regret, le moins longtemps qu'il puisse, à peine pour y dormir?

La pauvre madame Marcel repassait en elle-même toutes les amertumes de son existence; elle les goûtait et les savourait pour ainsi dire. Sa tête s'exaltait; la colère, chez elle si facile, lui faisait monter le sang au cerveau. Au lieu d'examiner s'il ne lui restait pas quelque moyen de ramener son mari et de lui rendre la maison plus agréable, la pauvre madame Marcel nourrissait par d'amères réflexions son ressentiment et préparait à son mari, pour son retour, la réception la plus désagréable et les mots les plus piquants.

Au plus fort de sa harangue intérieure, alors que l'indignation et la colère avaient fini par enflammer ses joues et faire trembler ses lèvres, on heurta légèrement à la porte.

Cet incident coupa court à son éloquence mentale, mais ne calma pas aussitôt son émotion; car ce fut d'un ton de voix plus qu'énergique qu'elle répondit :

— Entrez!...

— Pardon, s'écria une voix effrayée.

Reconnaissant l'organe de madame Constant,

madame Marcel ouvrit la porte et aperçut la jeune femme à l'autre bout du carré, toute tremblante.

— Qu'avez-vous donc, madame Constant, vous trouvez-vous mal, dit madame Marcel adoucie par l'effroi de sa voisine.

— Mon Dieu non, c'est la manière dont on m'a dit d'entrer... j'ai eu une peur! j'ai cru, en vérité, reconnaître la voix d'un sapeur qui venait souvent dans notre maison. Je venais vous remercier du service que vous nous avez rendu, car nous nous trouvons très-bien ici. On a tant de peine actuellement à se loger pour son ouvrage.

— Il ne faut pas nous remercier, car vous nous aiderez à payer notre terme qui était devenu bien lourd pour nous... Avez-vous besoin de quelque chose? Faudrait pas vous gêner, ma chère, s'écria madame Marcel, dont le bon naturel prenait peu à peu le dessus.

— Je vous remercie, je n'ai absolument besoin de rien, sinon d'une carafe d'eau, car à cette heure-ci, les porteurs d'eau ne passent plus dans

les rues et si l'on était indisposé, nous n'avons pas une goutte d'eau dans la maison.

— Je suis désolée de vous avoir fait peur avec ma voix de croquemitaine, ma chère voisine; que voulez-vous c'est mon mari qui est si brusque, si grossier; involontairement je prends son genre. Donnez-moi donc votre vase, je vais vous donner ça tout de suite.

— Mais je vous ai dérangée.

— Au contraire, ça m'a fait du bien de me sortir de mes idées noires... Voulez-vous entrer?

Ce fut à contre cœur que madame Marcel introduisit sa voisine dans sa chambre aux meubles malpropres, encombrés de vaisselle mal lavée et de vieilles hardes, aux murailles enfumées, au plafond sillonné de grandes cordes où le linge non raccommodé pendait pour sécher.

— Ma voisine, je suis honteuse de vous recevoir comme ça dans une chambre si sale... mais vous savez les hommes sont aujourd'hui si peu raisonnables; le mien est comme tous les autres, il garde pour lui ses journées et il faut que ce soit moi

seule, ma voisine, qui me nourrisse ainsi que mon enfant. Quant au loyer ni lui, ni moi, ne nous en mêlons plus, de manière qu'actuellement nous courons notre troisième terme non payé... Comme on dit : au bout du fossé, la culbute! Puisqu'il ne se fait pas de bile, je ne vois pas pourquoi je m'en ferais davantage... Aussi je laisse aller mon ménage à la débandade... Puisqu'il me force à travailler, je ne puis pas m'occuper de la maison, ni de la propreté, ni de rien... Je vous confie toutes mes peines, ma voisine. Oh! si les jeunesses savaient comme nous comment on nous traite en ménage, plus souvent qu'elles se marieraient. Et le vôtre, ma chère, je suis bien sûre qu'il vous en fait voir aussi de temps en temps. Que voulez-vous? ils sont tous comme cela!

La voisine regardait madame Marcel avec étonnement.

— Je ne me trompais pas, reprit madame Marcel, bien sûr, lui aussi vous rend malheureuse?

— Mais, madame Marcel, vous vous trompez beaucoup; mon mari est un très-bon enfant

et jamais nous n'avons eu un mot ensemble.

— Comment faites-vous donc alors, nous sommes trois ménages dans la maison qui logeons à la même enseigne; tous les maris, ici, font de leurs femmes de vraies martyres; si vous avez le secret du bonheur en ménage, vous êtes bien tombée. Comme ça vous n'avez jamais de chagrin?

— Mon Dieu, comme les autres, une maladie, une perte d'argent, mais nous prenons ça comme le bon Dieu l'envoie, pour nous éprouver sans doute. Et nous sommes contents tout de même.

— Jamais vous ne vous disputez, jamais il ne vous bat, jamais vous ne pleurez?

— Mais, jamais!

— Tenez, ma bonne amie, c'est le bon Dieu qui vous envoie ici, il n'est pas possible. Si vous voulez vous asseoir une seconde à causer, vous me donnerez vos conseils, parce que, voyez-vous, j'ai l'air de prendre tout ça avec indifférence. Eh! bien, non, je suis malheureuse! Etre à la chaîne avec celui qui fait notre malheur, être obligée de lui rendre des services, être son souffre-douleur

et sa victime. Ah ! je ne puis plus supporter ça, je ne puis plus y tenir, et si je n'en péris pas de chagrin, voyez-vous, je me périrai moi-même !

— Vous me faites bien de la peine, ma voisine, et je voudrais bien vous consoler, mais je ne puis pas rester davantage avec vous. Mon homme va rentrer, j'ai mon dîner à faire ; et je ne veux pas qu'il attende.

— Ah ! vous êtes bien bonne de vous gêner comme ça pour votre mari... Faites donc comme moi, prenez une part chez le gargotier... On ne se gâte pas les mains à faire la cuisine, et ça ne revient pas plus cher.

— Oui ! mais ce n'est pas une nourriture pour un homme qui travaille. Mon bon Valentin qui se donne tant de mal, il faut que la nourriture le soutienne. Et puis d'abord, il ne peut pas souffrir la cuisine des autres, je lui fais de bons petits fricots de son pays qu'il aime et que je ne trouverais pas chez le gargotier.

— Ma chère, laissez-moi vous dire que vous êtes bien bonne... Votre mari finira par en abuser...?

— Tant que je serai pour lui prévenante et dévouée, je ne le pense pas. Je tâche de rester le plus possible à mon ménage et de m'y rendre utile. Mon mari qui est bien plus adroit que moi se figure qu'il ne pourrait point se passer de mes soins. Pour lui, rien ne vaut notre chez nous... il aime tout ce que je fais : il approuve tout ce que je lui propose. Si j'avais des ouvrières qui le raccommode, si j'avais mis notre petit en nourrice au lieu de l'élever moi-même, si je faisais faire à la gargote le dîner au lieu de me donner la peine de le faire, peut-être se dirait-il un jour : à quoi me sert une femme dans mon ménage, à me dépenser ce que je gagne, et puis c'est tout! je ne veux pas qu'il soit le seul à se donner du mal, et s'il a de la peine j'en veux avoir aussi... je crois que c'est ainsi qu'on s'aime et que l'on demeure toujours d'accord.

— C'est bien possible, ma voisine, dit madame Marcel un peu sèchement, vous savez le proverbe : qui vivra, verra.

Quand madame Constant fut partie, madame

Marcel tomba sur une chaise, la tête dans les mains.

— Encore une qui sous prétexte de me consoler m'outrage dans mon malheur. Dire que je n'ai personne au monde qui m'aime un peu, moi si disposée à aimer tout le monde !...

III.

UN MÉNAGE COMME IL Y EN A BEAUCOUP.

Nous ne suivrons pas madame Marcel dans ses amères réflexions. Nous sommes obligés d'avouer que pour chercher une distraction à ses peines, elle prit un journal illustré que son petit avait acheté la veille, et continua une histoire fort intéressante qu'elle avait interrompue au moment de l'emménagement. Elle reprit son émouvante lecture qu'elle ne quitta plus. Il pouvait être cinq heures du soir. Ses cheveux en désordre sous son mouchoir du matin, et le reste de sa personne constataient suffisamment que sa toilette n'avait

pas été achevée. Le lit n'était point fait et la chambre non balayée, la vaisselle de la veille n'était point lavée et les bols du déjeûner du matin, les miettes de pain, la cafetière traînaient en désordre sur la table à manger. L'heure du dîner approchait. Il n'y avait ni provisions faites, ni feu allumé. La pauvre madame Marcel aurait dû comprendre qu'une telle conduite n'était pas faite pour assurer la prospérité du ménage. Elle ne s'en rendait pas compte. Sa négligence était devenue peu à peu une habitude, une seconde nature. Elle n'agissait que par caprice, rarement par devoir. Elle était comme tant d'autres, la première cause de son malheur.

— Six heures sonnaient. Madame Marcel jeta d'un côté son journal, mit à la hâte un châle neuf et taché qui traînait sur le lit et descendit l'escalier quatre à quatre pour aller chez le gargotier dont il a été question, chercher le dîner du mari.

Cinq minutes après elle était remontée chez elle. En deux coups de serviette elle avait essuyé la table. Elle avait joint à la vaisselle sale de la

veille les tasses à déjeûner du matin. Enfin le couvert était mis et le dîner servi.

La porte s'ouvrit ; Marcel entra.

Il rentra la casquette sur la tête, les mains sous la blouse, et sans dire un mot, sans lever les yeux, sans regarder sa femme, il gronda rudement ces mots :

— Et le dîner ?

— Tu ne vois donc pas qu'il y a deux heures qu'il refroidit, dit madame Marcel.

— Qu'est-ce que ce fricot-là? toujours du gargotier ! Du rata en bouillie ! ça te rendrait malade de me faire de temps en temps un peu de rôti, un peu de soupe grasse. Ça ne serait pas trop pourtant quand on a riflé le chêne des quinze heures sans désemparer. Mais attendre cela de toi, ce serait trop naïf. Qu'est-ce que tu fais ici toute la journée, je te le demande ; — à quoi me sers-tu, dis-moi un peu ? Tu ne peux pas seulement me faire à manger. Il faut que tu ailles à la gargote ; n'est-ce pas trop fort à la fin?

Madame Marcel, loin de s'effrayer de l'humeur

de son mari, lui repartit sur un ton plus haut.

— Tu es encore bien heureux que l'on veuille bien me faire le crédit qu'on te refuse. Sans cela, ce serait du pain sec que tu aurais pour te restaurer. Où veux-tu que je trouve de l'argent pour te nourrir, puisque tu le bois, puisque tu le manges! Tu me laisses manquer de tout, moi et mon enfant, de linge et de chaussures, si bien que nous sommes tout nus et qu'on nous montre au doigt dans la maison. Tu veux donc que j'en vole!

— Tu pleures! ça commence déjà! Ne te donne pas tant de mal, c'est trop tôt, ma vieille, ça ne fera pas d'effet.

— Je pleure, oui je pleure, parce que je suis trop malheureuse, parce que je ne peux plus vivre comme ça; — tous les matins, tous les soirs, des scènes, des disputes, des injures! Cette vie-là n'est pas tenable.

— Ah! ne t'imagine pas que ça m'amuse, — ça m'ennuie beaucoup, je te le dis. Ça me lasse même à la fin, — ça ne peut pas durer, vois-tu. Quand ça me faisait mal, autrefois, dans les com-

mencements de notre ménage, quand j'en pleurais, eh bien! je le supportais encore. Mais maintenant que ça ne me fais plus rien de rien, ça m'ennuie, je sens que je suis à bout et qu'il faut en finir.

Un enfant entra.

— Ah te voilà! Félix, d'où viens-tu?

— Du Champ de Mars, papa.

— Voilà qu'il est sept heures. Tu t'en es donné depuis ce matin. Avec qui étais-tu?

— Ah! avec tous mes camarades.

— Allons! viens manger la soupe!

— Je n'ai pas faim, j'ai trop mangé de canne à sucre.

— Allons, voyons, viens te mettre à table.

— Je ne veux pas de soupe, je veux de la viande.

— Tu vas commencer par manger la soupe, nous verrons après.

— Je ne veux pas de soupe, je veux du fricot, criait Félix à plein gosier,

— Veux-tu bien te taire et faire ce que l'on te dit.

— Je veux de la viande.

— Attends un peu mon garnement — nous allons voir; si ta mère te gâte, moi je te corrigerai.

Et du revers de la main il lança une double paire de soufflets qui rendit l'enfant cramoisi.

Les cris de la mère couvrirent ceux de Félix.

— Voilà qu'il va me tuer mon enfant, cria madame Marcel en prenant son Félix sur ses genoux et en étouffant ses cris... Ah! mon pauvre enfant, ton père, ce n'est pas un homme, c'est un monstre! Allons ne crie pas, mon ange, mon amour! Tu fais trop de peine à ta pauvre mère qui ne manque pas de tourments déjà. Faut que tu sois bien sauvage, Marcel, pour frapper ainsi ton propre enfant et te rendre le bourreau de toute ta famille.

Marcel ne répondit pas, prit un morceau de pain, se versa deux verres de vin qu'il but coup sur coup.

— Où vas-tu? s'écria madame Marcel étonnée de son calme en pareille circonstance.

— Me coucher!

— Te coucher?

— Oui, pour avoir la paix... C'est pourtant du guignon d'aller se mettre au lit comme ça sans souper, après une journée de quatorze heures! tout ça pour avoir eu le malheur de choisir un boulet, une criarde, une paresseuse. Mais le proverbe a raison : Qui dort, dîne!

Madame Marcel se hâta de mettre son petit de côté et se plaça devant le lit avec l'attitude énergique d'une sentinelle en vedette.

— Te coucher, lâche que tu es, pendant que tu regorges d'ouvrage et que ta femme et tes enfants manquent de tout. Est-ce que tu t'imagines que l'atelier loué à notre compte ne servira qu'aux souris et au ménage Constant? Tu ne te coucheras pas avant trois heures d'ici, fainéant, et tu vas terminer de suite les commodes qu'on te réclame depuis si longtemps.

Et joignant l'effet aux paroles, madame Marcel, dont la colère double les forces, pousse violemment son mari par les épaules, dans l'atelier, dont elle ferme aussitôt la porte à double tour.

Marcel surpris d'une violence à laquelle il ne s'attendait pas, pousse des cris et des jurons, se ruant sur la porte et tâchant de l'enfoncer à coups de pieds et à coups de poings.

Fabriquée depuis peut-être deux cents ans, menuisée et ferrée bien longtemps avant nos procédés actuels, elle aurait fourni la matière à trois portes ordinaires établies de nos jours, et résisté aux efforts réunis de quatre sapeurs.

Aussi madame Marcel, sans s'émouvoir, laissa-t-elle son cher époux se fatiguer et s'égosiller à l'aise et se mit tranquillement à table avec Félix.

Le tapage et les fureurs du mari semblèrent s'apaiser peu à peu, et le pauvre Marcel parut se résigner à son sort, car une demi-heure après en allant coller son oreille contre la serrure, sa femme entendit distinctement, malgré l'épaisseur du vieux chêne, la varlope rifler le sapin avec une régularité non interrompue.

Madame Marcel se retira triomphante et encore plus convaincue par cette expérience de la néces-

sité de l'omnipotence absolue de la ménagère. Elle se promit, pour rendre la leçon salutaire, de prolonger la pénitence plus longtemps encore qu'elle n'en avait d'abord menacé son mari.

IV.

LA TENTATION.

Entrons maintenant chez madame Constant. Admirons la propreté de son simple ménage et le bon goût qui a présidé à l'arrangement de toutes choses sans aucune ostentation d'un luxe faux et ridicule.

Mais aujourd'hui il y a pourtant quelque chose d'inaccoutumé dans la maison. Madame Constant elle-même est comme en toilette. Son dîner est prêt plutôt qu'à l'ordinaire; son couvert est mis avec l'apparât des jours de fête. Le petit Paul aussi est encore plus gentil et plus joyeux. Madame Constant regarde souvent la pendule, écoute toutes

les allées et venues de la maison, mais elle ne s'y trompe point ; le bruit des pas qu'elle attend lui est trop connu.

Valentin, l'hôte attendu, à moins hâte d'arriver. Il est quelque peu troublé et inquiet. C'est le jour de paye, et pressé par les camarades de l'atelier, il a promis d'aller les rejoindre dans la soirée à la barrière. C'est la première fois qu'il cède à semblable invitation depuis son mariage, et la parole donnée lui pèse considérablement sur la conscience. Il se promet bien d'être raisonnable et de les quitter au plus vite. Pour plus de précaution, il s'est décidé à apporter de suite à la maison toute sa paye. Il n'ose pas avouer sa faute à sa femme, et ce premier secret entre eux lui coûte et lui semble une mauvaise action. Aussi hésite-t-il avant d'entrer.

La porte s'ouvre d'elle-même, et la bonne Mariette lui saute au cou, tandis que le petit Paul attrape sa blouse et s'élance dans ses bras.

Le feu clair et joyeux bourdonne dans le petit poêle qui chauffe la chambre et fait la cuisine du ménage.

Une lampe affaiblie par un abat-jour éclaire à demi le charmant petit chez soi.

Valentin dépose son trésor sur la cheminée.

Et voici les babils joyeux qui se font entendre comme un gazouillement d'oiseau au fond d'un nid, entre le mari, la femme et l'enfant.

Comme il faut peu de choses pour se dire que l'on s'aime !

Combien peu de choses aussi nous font sentir que l'on est aimé !

De bons chaussons bien chauds sont là près du vieux fauteuil, auprès du feu, et vont reposer et réchauffer les pieds fatigués du brave ouvrier.

Le journal de la voisine est sur le bord de la table, seule récréation qu'il se permette au retour du travail.

Constant comprend, pénètre, goûte et savoure tous ces petits riens renouvelés chaque jour, et qui chaque jour semblent nouveaux. Ses yeux le disent à Mariette.

Combien elle est heureuse ! toutes ses attentions, toutes ses pensées ont été saisies ! Elle se sent at-

tendrie. Elle ne se lasse pas de contempler ce qu'elle aime le plus au monde, Valentin, dont le visage grave et mâle d'ordinaire, respire en ce moment la douceur et la reconnaissance,

Ils ne se disent presque rien l'un à l'autre.

Ils ne se racontent ni les scènes de l'atelier, ni les nouvelles du dehors, ni les on-dit de la maison.

Le petit Paul, entre les deux, caressé tour à tour, reporte à la mère sur sa petite joue bien fraîche, le gros baiser de Valentin qu'il vient de recevoir, et que celle-ci lui rend aussitôt.

Oh ! combien Valentin déplore sa faiblesse et voudrait oublier cette malheureuse promesse arrachée par la force !

Mais il connaît les habitudes de son atelier, et quelles rancunes lui vaudrait un manque de parole en pareille circonstance.

— Mariette, dit-il enfin, je suis obligé de sortir... pour affaires de l'atelier, moi qui serais si heureux de rester ce soir avec vous.

— Comme c'est contrariant, dit Mariette, mais

puisqu'il le faut, mettons-nous vite à table pour ne pas te retarder.

— Quel luxe, s'écrie Valentin en voyant la table recouverte d'une nappe fine et bien blanche, des serviettes à chaque couvert, un potage maigre, deux plats également maigres, au milieu et sur un meuble plusieurs assiettes de dessert préparées pour être servies à leur tour.

Il regardait sa femme de plus en plus étonné.

— Est-ce que tu attends quelqu'un? reprit-il.

— Tu ne devines pas? dit Mariette d'un ton boudeur.

— Pas le moins du monde.

— Faut-il te rappeler que c'est aujourd'hui le huit février !

— L'anniversaire de notre mariage !

— Oui, et n'est-ce pas un beau jour pour toi?

— C'est notre plus belle fête, Mariette, et je t'en veux cette fois d'avoir été un peu avare. Ordinairement nous invitons les amis et la parenté. Comment ai-je pu l'oublier! C'est que vois-tu, Mariette, pour moi tous les jours sont comme le

premier, et je ne pense plus à un anniversaire dont je sens à tout instant le bonheur.

— A table, dit Mariette, le diner se refroidit.

Il fut joyeux et se prolongea.

Constant avait entièrement oublié son rendez-vous, mais sa femme le lui rappelle. Il n'ose pas lui avouer qu'il lui a menti : il se décide à s'habiller, et Mariette le reconduit et l'éclaire jusqu'au bas de l'escalier, le petit Paul ne les quittant pas.

— As-tu de l'argent sur toi ? dit Mariette au moment de se séparer.

— Oui, dit Constant, car il avait déjà amassé dix francs en cachette pour faire un cadeau à sa femme le jour de sa fête, j'en ai un peu.

— Prends-en davantage, voici ma bourse, je n'aime pas te voir sortir sans argent ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Mariette et Paul remontent l'escalier et disparaissent.

Valentin au bord de la rue reste immobile.

Ce dernier trait de confiance achève de le décider.

— C'est égal, se dit-il, je ne puis pas la tromper ainsi ; tant pis pour les amis s'ils se contrarient. Qu'ils m'attendent s'ils veulent ou non et qu'ils m'accablent demain de misères, si ça les amuse, non je ne tromperai pas pour leur faire plaisir ma pauvre femme qui m'aime tant, je n'irai pas avec eux, à la barrière, tandis qu'elle veille et travaille pour notre petit ménage. Je remonte doucement à mon atelier et je vais travailler une partie de la nuit pour elle et pour mon enfant !

Et gravissant avec légèreté les marches de l'escalier qu'il venait de descendre, il ouvre sans bruit la porte de l'atelier, tout surpris d'y trouver Marcel, occupé à démonter la serrure.

— Que fais-tu là, s'écrie Constant ?

— Chut ! dit Marcel, tu le sauras plus tard, mais toi-même, tu viens te mettre à l'ouvrage joliment tard et dans cette tenue !

— Ne m'en parle pas ! c'est une bêtise que je répare. Imagine-toi que je m'étais laissé entraîner à promettre aux coteries que j'irais les trouver ce soir chez Thonellier où ils font une noce complète,

dîner, bal masqué, etc. J'avais eu la chose de leur promettre de planter-là ma pauvre petite femme pour aller avec eux boire le petit bleu ! je n'y serais certainement pas resté longtemps, mais.....

— C'est à savoir, une fois qu'on y est !

— C'est pour cela que je n'irai pas du tout. J'avais fait croire à Mariette que j'étais ce soir en affaire, mais tant pis, je change d'avis et je viens faire des copeaux une heure ou deux. Me tiens-tu compagnie ?

— Au contraire, je file, mon vieux. Nos deux ménages ne se ressemblent guères, le mien est un enfer. Et j'y reste le moins que je puis. Mon épouse s'était amusée ce soir à me mettre sous les verroux, mais le diable t'envoie pour me délivrer. Bonsoir, modèle des époux fidèles !

— Marcel ! Marcel ! lui crie Valentin dans l'escalier.

— Chût ! si ta femme t'entendait !

Et Marcel disparait.

Constant ôte son habit, passe son tablier et se met sans bruit au travail et du plus grand cœur.

Il est si content ! Il répare un acte de faiblesse ! Il se dévoue pour ceux dont il se sent aimé ! Chaque coup de rabot est comme un acte d'amour pour les siens ; aussi les copeaux volent-ils autour de lui d'une façon merveilleuse.

Parfois, cependant, il s'arrête et écoute au loin l'écho d'une voix douce et quelques éclats de rire enfantin.

Et alors, levant au plafond ses yeux pleins de larmes et de joie, il dit tout bas :

— Mon Dieu ! je vous remercie !

Et puis la varlope file ensuite avec une plus vive ardeur.

V.

ORGIE.

— Allons les noceurs, les viveurs, les gouapeurs, apprenez que vouz serez privés ce soir de l'aimable société de notre coterie le vertueux Constant, si bien nommé, qui cette nuit vous manque de parole, parce qu'il n'a pas osé quitter les jupons de son épouse, et me v'là les amis pour le remplacer. — C'est moi, Marcel, la gaudriole, le loupeur, le pompeur fini!

— Hurrah! crient les ivrognes!

— Vive Marcel, le paillasse!

— Ah! c'est un vrai Roger Bontemps et un gail-

lard qui ne se fait guère de bile. Pour vous les amis, j'ai planté là ma femme qui était gaie comme à son ordinaire. Je file de la maison sans le sou, et à cette heure me v'là comme vous voyez, vingt francs en poche et en Pierrot des plus rigolos ! Faut vous dire qu'on a laissé sa pelure en nantissement chez le costumier, et vu qu'il était trop tard pour aller chez *ma tante*, on a vendu pour vingt francs sa montre de noces qui en avait bien coûté quarante-cinq. Mais dame ! au bout du fossé la culbute ! Ça n'est pas tous les jours samedi gras !

— Tu dois être fatigué de causer, faut te rafraîchir.

— Garçons, quatorze litres à quinze !

Les verres se remplissent et se vident avec fureur; en un clin d'œil les bouteilles sont à sec.

Les amis, le visage enflammé, crient tous à la fois, trébuchent, se heurtent et s'apostrophent.

— Çà n'est pas tout ça, crie Marcel, il nous faut une noce complète. Nous voilà tous déguisés ! Ce n'est pas seulement pour la chose de nous griser tout de suite. — Au rendez-vous des soiffeurs, des

viveurs, au bal du grand Chicard! — à l'abordage! les amis de la goguette et du plaisir!

La troupe bachique se tenant par le bras traverse au galop la foule avinée de la barrière Montparnasse, hurlant et chantant à tue-tête un refrain d'orgie.

Il est minuit. La nuit est sombre, mais la lumière douteuse des lanternes vénitiennes et des verres de couleur éclaire toute la rue de la Gaieté, où les salles de bal, les guinguettes et les cabarets se pressent sur deux rangs. De chacun sort une clameur, cris de débauche ou musique infernale. La troupe conduite par Marcel envahit la salle la plus tumultueuse.

Elle a peine à se faire jour dans la foule bohémienne des déguisés qui entrent, sortent, roulent et s'agitent, emportés par une ardeur furieuse, sous des travestissements sans noms, inspirés par le délire, masques d'animaux ou de démons, moins affreux que certains visages non masqués, d'hommes et de femmes pâles, hagards, ivres et fous!

Un orchestre monstre épuise toutes ses inspira-

tions sataniques pour pousser à son comble la rage des danseurs dont le tourbillon enveloppe la salle de bal comme un ouragan!

Marcel va et vient en compagnie d'une bergère qui s'est pendue à son bras, malheureuse créature, enfant de dix-sept ans, dont le visage affreusement flétri par la débauche en accuse plus de trente!

— Vieux! j'ai soif, dit-elle à son compagnon.

—Garçon! du champagne pour mon nourrisson.

Deux ou trois verres disparaissent dans le gosier de la bergère.

— J'ai pour habitude de ne jamais boire sans manger; faut payer quelque chose, vieux!

— C'est ça, dit un ours blanc, autre camarade de la bergère, un petit souper fin, les amis, pour se donner du cœur et des jambes.

— Vivent les truffes et le petit bleu!

Un grognement approbatif encourage Marcel. On entre au restaurant. Les amis se joignent aux amis. On remplit en un clin d'œil un salon particulier.

On boit, on dévore, on chante, on crie !

Au milieu des clameurs, la bergère qui n'a pas quitté Marcel, remarque une alliance à son doigt.

— C'est mauvais genre dit-elle, un homme! porter une alliance ! J'en appelle à la galerie. !

Un hurrah fit écho.

— Prends vite ma chevalière en échange.

On fit bravo.

— Changeons, mon vieux !

Ça y est, dit Marcel, qui troque l'anneau d'or de sa mère pour un bijou contrôlé, acheté autrefois sur le Pont-Neuf, au prix de vingt-neuf sous.

Les bougies se consument et s'éteignent... car il y a aussi des candélabres et de riches cristaux aux orgies de la barrière.

La salle s'assombrit; les convives sont ivres sur leurs sièges ou dorment sous la table.

Il faut payer la carte que le garçon du restaurant apporte avant que toute la société ait entièrement perdu la raison.

Marcel paye pour tout le monde, pensant se faire rembourser ensuite par chacun.

Mais on lui rit au nez; on lui ferme la bouche avec le vocabulaire du débardeur de la Courtille.

Marcel se fâche, on le met à la porte.

Il est battu et terrassé par ceux qui viennent de boire et manger à ses dépens.

Il essaie de rentrer dans le bal pour se venger.

On le repousse, on le chasse honteusement.

Il est déchiré, sanglant, couvert de boue.

Il s'obstine, crie, insulte tout le monde.

Il est comme fou de colère et de rage.

La garde vient, l'emmène et l'enferme au violon.

VI.

LES ENFANTS DE NOTRE-DAME.

— Bonsoir la voisine, dit madame Marcel en entrant chez Mariette, je ne peux pas rester seule comme un loup dans ma chambre, et je viens vous tenir compagnie, madame Constant, si ça ne vous contrarie pas.

La femme de Valentin travaille. La lampe placée sur la table éclaire la pièce propre et bien rangée. Le petit Paul, à l'autre bout, fait ses devoirs d'école avec beaucoup d'application et sans mot dire. Un silence doux et paisible règne dans cette de-

meure. L'image de la Vierge en plâtre, sur une console au-dessus de la cheminée, semble en bénir les habitants.

A l'entrée de madame Marcel, Mariette lève les yeux, et reconnaissant sa voisine, un sourire bienveillant et cordial épanouit son visage. Elle la fait asseoir, lui prend les mains avec affection. Le petit Paul lève pour la première fois les yeux de dessus son travail et fait un gentil salut à madame Marcel.

— Comme tout est propre, comme tout est bien chez vous, ma chère, dit madame Marcel après un court silence, comme vous semblez heureuse!

— Je ne me plains pas, ma bonne voisine. Si le travail allait toujours, je n'aurais pas un souci, mais vous savez ce que sont les états aujourd'hui. Il n'y en a guère sans morte-saison; et si nous n'économisions pas dans les bons moments comme dans les mauvais, nous ne pourrions jamais joindre les deux bouts. Mon mari est si raisonnable! Il fait tout ce que je veux.

— Faut le mettre sous verre, votre mari, ma chère, car il n'a pas son pareil; mais je ne le vois pas, où donc est-il ce soir?

— Chez son patron, qui l'a fait retourner à l'atelier pour de l'ouvrage.

— Un samedi de paye!

— Pourquoi pas?

— Et un samedi gras!

Mariette sourit.

— Oh! n'importe le jour et l'heure, je suis sûre de mon Valentin.

— Suffit, ma chère, je ne veux pas vous inquiéter. Vous avez la perle des maris, je le veux bien. Je vous l'ai dit, nous sommes dans la maison trois ménages moins satisfaits et dont les maris font le malheur. J'avouerai pourtant que madame Trincart est un peu acariâtre et qu'il faudrait la vertu d'un saint pour vivre en paix avec elle. Je dois dire aussi que ma bonne amie, madame Chandeil, est un peu gourmande, un peu bavarde, un peu curieuse, un peu... Mais c'est moi, ma chère, qui suis à plaindre. Jamais un mot à mon mari, jamais

un reproche! je le laisse faire tout ce qu'il veut, et il reste insensible à tout.

— Ma bonne voisine, peut-être bien que si vous lui parliez raisonnablement et avec douceur, si vous lui faisiez sentir ses torts de manière à lui faire voir que vous êtes vraiment malheureuse et que vous l'aimez?

— Moi, lui faire voir combien je souffre, il serait trop content. Moi l'aimer, ma chère, aimer un être pareil, un ivrogne, un fainéant!...

Madame Constant gardait le silence.

— Qu'avez-vous, ma voisine, vous ne dites plus rien?

— Paul, dit madame Constant au petit écolier, que l'arrivée de la voisine avait distrait de son travail, qui l'écoutait de toutes ses oreilles et la regardait avec de grands yeux étonnés, Paul, voilà qu'il est l'heure de se mettre au lit, viens que je te déshabille.

Paul avait un grand désir de rester et d'entendre tout ce qui se disait. Il n'avait pas du tout envie de dormir. Cependant il se lève sans dire un mot,

ôte sa blouse et son petit gilet et vient s'agenouiller entre les deux voisines, devant la cheminée et au pied de la Sainte-Vierge.

— Allons, chauffe-toi, mon garçon, disait madame Marcel, qui ne comprenait pas.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il, dit l'enfant de sa petite voix en faisant le signe de la croix.

Et il continue sa prière.

Madame Marcel, surprise, écoute ces formules presque oubliées, qu'elle ne disait plus depuis bien longtemps, et regarde sans rien dire Mariette, qui continue son travail, mais avec un air si sérieux et si recueilli qu'on voit bien qu'elle s'unit intérieurement à la prière de son enfant.

Quand il a fini, le petit Paul saute au cou de sa mère, l'embrasse de tout son cœur, souhaite le bonsoir à la voisine et se retire dans un petit cabinet voisin.

Madame Marcel est émerveillée de tout ce qu'elle voit; de pareilles habitudes lui semblent inouïes dans un ménage d'ouvrier. Elle n'a jamais rien vu

de semblable. Quand elle était enfant, on ne lui avait fait dire ses prières qu'au temps de sa première communion. Quand Félix, son petit garçon, va se mettre au lit, à peine s'il lui dit bonsoir. Il ne l'embrasse guère que lorsqu'elle lui donne quelque friandise, et jusqu'ici elle a trouvé cela assez naturel. Mais à mesure qu'elle pénètre davantage dans les habitudes de ses voisins, elle se trouve plus malheureuse et il lui semble que jusque-là elle n'a eu ni mari, ni enfant, ni véritable intérieur. Son émotion est telle que lorsque Paul est couché et que les deux voisines sont demeurées seules et silencieuses, les larmes jaillissent de ses yeux.

— Qu'avez-vous? s'écrie madame Constant, prenant les mains de madame Marcel et s'efforçant de la consoler.

— J'ai, que depuis que je vous connais, je ne sais plus où j'en suis, je me sens toute ahurie et la moindre des choses m'émeut. Vos manières, les prières de votre petit, tout ce que je vois ici ne me semble pas naturel. Bien sûr vous n'êtes pas des

gens comme tout le monde. Il y a quelque chose chez vous que je ne comprends pas. Oh ! je vous en prie, dites-moi le secret de votre bonheur !

Mariette sourit.

— Vous voulez que je vous le dise ?

— Oh ! je vous en supplie !

— Oui, c'est vrai, nous avons un secret, mon mari et moi, pour être heureux.

— Dites, dites-moi !

Mariette hésitait.

— Je crains de vous le dire trop tôt.

— Si vous saviez !...

— Vous n'en direz rien à personne ?

— Tous les serments que vous voudrez, je vous les fais à l'instant.

— C'est inutile, d'autant plus que je sais trop combien il nous est difficile, à nous autres, de garder nos secrets... C'est égal, je vous dirai tout ! écoutez bien...

Et Mariette, se penchant à l'oreille de madame Constant, lui dit quelques mots bien bas.

Madame Marcel, le cou tendu, l'œil fixe, écoutait, écoutait de toutes ses forces!

A peine Mariette a-t-elle fini sa confidence qu'elle retombe sur sa chaise, cachant sa figure dans ses mains, étouffant un rire éclatant.

Madame Marcel ouvre de grands yeux et se lève toute grande.

— Vous vous moquez de moi, c'est affreux!

Mariette redevient sérieuse.

— Non, je vous ai dit la vérité : vous ne trouverez le bonheur que là.

— Et croyez-vous que nous ne remplissons pas notre religion aussi bien que vous : et pourtant notre mariage n'en va pas mieux.

— Vous êtes chrétiens, et il vous manque quelque chose!

— Est-ce que vous perdez la tête, madame Constant, à votre tour? Vous imaginez-vous que mon mari est un iroquois et moi une bédouine?

— Ah! c'est qu'il y a bien des manières d'être chrétien.

— Moi, je n'en connais qu'une, c'est de ne de-

voir rien à personne. Dieu merci, mon mari est la crême des hommes comme probité. Si nous avions de l'argent, nous paierions notre terme régulièrement, et quant à la garde nationale...

— Mais il y a encore d'autres devoirs.

— Aller à la messe, à confesse, n'est-ce pas? En voilà un vrai secret de polichinelle ! Ah ! c'est tout ce que vous avez à me dire, ma voisine. Eh bien ! vous perdez joliment votre temps ; car ni mon mari, ni moi, ne serons jamais bigots.

— Eh bien, madame Marcel, je n'ai pas d'autres secrets à vous dire, et nous n'avons pas d'autre moyen de bien vivre en ménage. Si vous ne voulez pas en user, il ne faut pas vous plaindre !

— Si c'est là tout votre bonheur, grand bien vous fasse. Moi je ne donnerai jamais là-dedans. — Que voulez-vous ? je sais ce qu'il en est. J'ai trop d'expérience pour ne pas savoir ce qu'en vaut l'aune de tous vos jésuites et de tous vos curés. — Ma petite, je vous apporte demain matin *le Juif Errant* et vous m'en direz des nouvelles.

— Eh bien, ma chère voisine, je les connais

encore mieux que vous les curés, comme vous dites. — On prétend qu'il y en a de mauvais, et ça peut être. — Moi je n'en ai jamais connu que de très-bons et sans reproche je les fréquente plus souvent que vous. — Moi j'en connais un particulièrement, celui qui m'a fait faire ma première communion et m'a fait cadeau de mon Valentin. — Eh bien, n'y aurait-il que celui-là de bon parmi tous les prêtres, ça vaudrait la peine d'aimer et de suivre sa religion.

— Et votre cher mari, est-ce qu'il est dévot comme vous?

— Autant l'un que l'autre, et je m'aperçois tout de suite à la mauvaise humeur qui le prend et aux contrariétés qui commencent que lui et moi avons négligé d'aller à confesse.

Madame Marcel bondissait.

— C'est comme cela, la voisine, disait Mariette en riant.

— C'est décidément une bonne pâte d'homme.

— Pas meilleure qu'une autre, s'il ne faisait pas soir et matin sa prière comme notre petit Paul et

s'il ne se confessait pas de temps en temps tout comme moi.

— Mais d'où sortez-vous donc tous les deux, bijoux du bon Dieu que vous êtes?

Madame Constant, sans se lever, montre du doigt d'un air doux et sérieux deux cadres placés à droite et à gauche de la cheminée, contenant deux imprimés ayant forme de diplôme, portant des cachets, des timbres et des signatures.

Dans le geste, dans l'attitude et dans le silence de Mariette, il y avait quelque chose de simple et de solennel tout ensemble.

C'était évidemment quelque chose de très-précieux et presque de sacré qu'elle montrait ainsi.

Madame Marcel, de plus en plus stupéfaite, se hâta de chercher quelqu'éclaicissement à l'énigmatique existence de ses étranges voisins et, dans le premier cadre, lit ce qui suit :

PATRONAGE DES JEUNES OUVRIÈRES

ASSOCIATION DE N.-DAME DU BON CONSEIL

SOUVENIR ET RÉCOMPENSE

POUR SA PERSÉVÉRANCE

A MARIETTE PITOU

Signé :

ÉLISA PAYEN.

Et dans le second :

PATRONAGE DES APPRENTIS ET DES JEUNES OUVRIERS

ASSOCIATION DE N.-D. DE NAZARETH

DIPLOME DE CONSEILLER

A VALENTIN CONSTANT

Signé :

PAUL DE CAUX.

Madame Marcel après avoir relu deux fois, regarde fixement sa voisine d'un air qui veut dire :

— Je ne comprends pas du tout.

Mariette prit madame Marcel sous le bras, et s'appuyant doucement sur elle lui dit, en s'animant, les yeux sur les deux cadres :

— Vous ne comprenez pas, mère Marcel, ce que veulent dire ces deux tableaux, ces deux trésors, plus chers à Valentin et à moi qu'un titre

de rente ou qu'un brevet de la Légion d'honneur ! Ce qu'ils disent, bonne voisine, c'est que la pauvre Mariette Pitou était, il y a dix ans, une petite orpheline et Valentin Constant, un pauvre orphelin, et que sans l'œuvre des jeunes ouvrières de N.-D. du Bon Conseil et le patronage des apprentis de N.-D. de Nazareth, tous deux, sans amis et sans famille, jetés au milieu de la corruption des ateliers de Paris, se seraient infailliblement perdus, mais la Mère commune de tous les orphelins, cette bonne Mère dont voici la douce image, l'unique et bien aimé portrait de famille de notre pauvre demeure, a veillé sur nous, depuis notre enfance, moi, enfant de la rue Mouffetard adoptée par la sœur Rosalie, au lit de mort de ma mère; et lui, élevé sur la paroisse Saint-Sulpice, par les bons frères de la rue de Fleurus. Nous avons grandi tous les deux ainsi, sans nous connaître, comblés des bienfaits de la même Mère, fidèles à Dieu, purs et honnêtes, au milieu des mauvais conseils et des entraînements qui nous assaillaient l'un et l'autre, chaque dimanche retrempant notre

âme dans la prière et les sacrements, et réchauffant nos cœurs à l'affection dévouée et aux bons conseils de nos bienfaiteurs. Et un beau jour, mon confesseur me dit : « Ma fille, vous êtes seule au monde. — Vous voici en âge de vous établir. J'ai un bon petit mari à vous proposer. » Et il dit à Valentin dont il était aussi le père : « Mon enfant, vous m'avez demandé de vous trouver une femme chrétienne, bonne et laborieuse. — Voulez-vous d'une pauvre orpheline qui n'a connu ni famille, ni affection et dont vous serez à jamais l'unique amour, l'unique trésor et l'unique joie sur la terre? » — La chambre de notre père fut le lieu de notre première entrevue. C'est là que nous nous voyions tous les dimanches, sous les yeux de sa vieille gouvernante, au sortir du confessionnal ou après sa messe, où nous communions tous les deux. Et six semaines après, mère Marcel, Mariette Pitou devenait madame Constant. Et un an plus tard le bon Dieu nous donnait notre cher petit Paul, notre premier enfant. Voilà ce que nous sommes et d'où nous venons. — Nous continuons

la vie comme nous l'avons commencée, confiants dans la Providence si bonne pour nous, fidèles aux devoirs qui nous ont rendu heureux jusqu'ici. — Avez-vous fait ainsi, mère Marcel, avez-vous reçu comme moi, votre mari de la main même du bon Dieu ?

Madame Marcel éclata de rire.

— Mais c'est l'histoire de Paul et Virginie que vous me contez là, ma chère. C'est donc dans le confessionnal de M. le curé que vous avez trouvé votre amoureux. Ah! la drôle de chose! je ne m'étonne plus si vous les aimez tant vos curés ! Madame Constant, mon roman ne ressemble guère au vôtre. Faut pas vous révolutionner si je vous dis qu'il a commencé au bal de Ragache, où mon père me conduisait tous les dimanches. Je ne vous en dis pas plus long de peur de vous effaroucher, car vous êtes comme une vraie communiante. — Nos amours se sont passés ailleurs qu'au catéchisme.

— Aussi, mère Marcel, ont-elles passé plus vite que les nôtres.

— C'est vrai pourtant qu'elles n'ont pas été longues ; un mois après la noce nous nous disputions.

— Oui, mais on se raccommodait bien vite.

— C'est selon.

— C'est toujours, et on n'est pas souvent la première à faire les avances.

Madame Marcel faisait la moue et ne semblait pas en humeur de rire.

— Tenez, voisine, s'écria-t-elle brusquement, il faut que je vous dise franchement tout ce que je pense : vous m'agacez joliment avec vos airs d'être la reine des épouses, et votre homme la perle des maris. Je vous admire, avec votre confiance !

Madame Constant ne répondit que par un sourire.

— Oui, vous riez, mais ne faites pas la fière. Faites-moi donc le plaisir de me dire où il est à cette heure-ci votre cher époux ?

— Mais je vous l'ai déjà dit, voisine, chez son patron, pour s'entendre avec lui sur de l'ouvrage à commencer lundi.

— Un samedi de paye et un samedi gras ! Et vous croyez ça bonnement, comme la brebis du bon Dieu ?

— Valentin ne m'a jamais trompé ! Et puis d'ailleurs j'ai pris mes précautions.

— Et lesquelles, s'il vous plaît ?

Ici madame Constant se pencha encore à l'oreille de sa voisine, et lui dit à voix basse, moitié sérieuse, moitié souriante :

— Nous avons été ensemble à confesse hier soir !

— Et le voilà garanti à perpétuité votre époux modèle ! Pauvre madame Constant ! véritablement vous me faites de la peine, et c'est une horreur d'abuser d'une aussi bonne personne que vous. Vous avez de la confiance de reste, ma chère voisine. Moi j'ai d'autres moyens. J'avoue que je les crois plus sûrs.

Et disant ceci, elle tire à moitié de sa poche la clef de l'atelier, et la serre entre ses doigts d'un air vainqueur.

— Vous ne m'effrayez pas, dit Mariette, cependant plus sérieuse.

— Il y a commencement à tout. Que voulez-vous que je vous dise, j'ai comme un pressentiment qu'il pourrait bien vous jouer un tour ce soir !

— Vous avez de drôles d'idées, madame Marcel, dit Mariette, dont la voix trahit l'émotion.

— Vous ne connaissez pas encore les dévots, ma chère. Marcel n'est qu'un mauvais sujet, mais il joue franc jeu, et j'aime mieux ça !

— Mon Dieu, s'écria Mariette en se levant, si c'était pourtant vrai et que votre mari l'ait entraîné !

— Merci de la réflexion, voisine. Pour le vôtre, nulle de nous ne peut dire où il est à cette heure ; mais quant au mien, c'est une autre paire de manches, et je puis vous en répondre.

— Est-ce bien sûr ? dit Mariette les larmes aux yeux.

— Oui, très-sûr, ma bonne, et je voudrais que vous puissiez en dire autant... La preuve, c'est qu'il est là !... tenez !... Entendez-vous ?

Les deux femmes se penchèrent sur la serrure

de la porte de l'atelier, et elles entendirent distinctement le sifflement cadencé de la varlope glissant sur le sapin, presque sans interruption et accusant un travail habile et soutenu.

— C'est mon mari, dit madame Marcel dans l'oreille de sa voisine, avec l'accent du triomphe. Le pauvre malheureux, après m'avoir fait une scène ce soir, ne voulait-il pas aller se coucher, comme un fainéant qu'il est, tandis qu'il a de l'ouvrage commandé en masse ! Mais je n'en ai fait ni une, ni deux, je vous l'ai pris par les épaules et fourré là-dedans à double tour ! Ah je crois la voisine que mes précautions valent bien les vôtres !

La conversation est brusquement interrompue par un chant joyeux entonné derrière la porte.

Quand les bœufs vont deux à deux
Le labourage en va mieux !

— Constant ! s'écrie Mariette.

— Marcel ! s'écrie sa femme.

La porte s'ouvre... Constant paraît sur le seuil

avec son tablier de travail et sa varlope à la main.

Mariette se jette dans ses bras et l'étreint avec tendresse, pleurant et sans parole !

Madame Marcel pâlit, recule, et se jette ensuite dans l'atelier avec une sorte de furie, en criant :

— Marcel, Marcel !

— Valentin, dit Mariette, tu m'avais donc trompée ?

— Mais dites-moi donc où il est ? criait madame Marcel, saisissant avec violence les deux bras de Valentin et de Mariette.

— Je n'en sais rien, — au moment où j'entrais il essayait de démonter la serrure, et il est parti sans que je puisse l'arrêter.

— Malheureuse que je suis ! s'écria madame Marcel.

Et sortant rapidement de l'atelier et de la chambre, elle referma violemment la porte et s'enferma chez elle.

VII.

TEMPÊTE.

Tandis que Valentin raconte à sa femme sa tentation, ses remords et sa pénitence, et que Mariette à son tour lui avoue le soupçon qu'on avait éveillé en elle, une scène impossible à rendre se passe dans le logement voisin.

Madame Marcel, couchée en travers de son lit, s'abandonne à une douleur presque sauvage. Son fils, réveillé en sursaut, la regarde tout effrayé. Ses cris et ses convulsions ont quelque chose de terrible.

Un silence morne succède à cette tempête.

La malheureuse femme, les cheveux défaits et épars, se relève sur son séant. Ses yeux hagards et troublés par les larmes, s'arrêtent sur un portrait qui orne la chambre et ne le quittent plus.

C'est celui de Marcel qui l'avait fait peindre la première année de son mariage et l'avait offert à sa femme le jour de sa fête. Ce souvenir d'un temps éloigné déjà, réveille d'autres souvenirs, les émotions de leur jeunesse, l'amour et le dévouement qu'ils s'étaient longtemps témoignés. Ce jeune visage, franc et ouvert, ne ressemble pas davantage à celui de Marcel, aujourd'hui pâle et altéré par la débauche et les soucis amers, que leur existence actuelle, triste et assombrie, aux jours doux et lumineux de leur première union. Aux souvenirs heureux ou terribles qui s'agitent dans l'esprit malade de la pauvre madame Marcel, vient se mêler par instant le tableau du ménage Constant. A cette pure lumière, le présent et l'avenir lui apparaissent plus sombres encore. Un monde inconnu vient de lui être révélé, et je ne sais quel étrange sentiment mêlé de remords et d'amour

s'éveille en son âme. La pensée de Dieu, si rare et si vague en son esprit jusque-là, lui est montrée comme le fondement de la vie, l'essence de tout bonheur. Elle commence à comprendre que par l'éloignement et l'oubli de Dieu elle a elle-même détruit son amour, et brisé sa vie, et retrouvant dans les cendres de ses souvenirs cet ancien amour renaissant et passionné, il lui semble qu'elle va recommencer son bonheur dans le monde nouveau qu'elle entrevoit. Marcel indigne, égoïste et cruel, s'efface devant cette espérance. Cette ancienne image lui rend son Marcel de vingt ans, tendre et beau, l'aimant à la folie et se sacrifiant pour elle. A ce retour brusque et soudain des âmes passionnées, elle se reconnaît aussitôt la seule coupable, la cause unique de leur mésintelligence par son mauvais caractère, de leur gêne par son désordre, et de la malédiction qui semblait peser sur eux d'un poids si lourd par son oubli de Dieu.

— Oh malheur! se dit-elle, en parcourant la chambre, rejetant en arrière ses cheveux flottants,

cachant son front dans sa main crispée, c'est moi qui t'ai perdu, c'est moi qui ai flétri ta jeunesse et t'ai jeté par ma faute dans le désordre et l'inconduite, c'est moi qui t'ai poussé au désespoir, à la mort peut-être !

Et cette dernière idée traversant son intelligence comme un éclair :

— C'est sûr, s'écrie-t-elle, s'arrêtant devant l'image de Marcel, je l'ai poussé à bout par mes violences. Il a voulu en finir avec la vie ou plutôt avec l'enfer que je lui faisais souffrir. Oh ! pauvre Marcel, tu avais bien raison d'être si dur pour moi, si ingrate et si cruelle !

Et retombant sur son lit elle s'abandonne de nouveau à la douleur la plus violente, avec des sanglots entrecoupés de cris et de mouvements convulsifs.

Elle sent bientôt une main se glisser dans la sienne, un bras l'entourer dans une affectueuse et douce étreinte.

C'est Mariette, qui penchée sur elle, essaye de se faire entendre et de la calmer.

Valentin se tient au fond de la chambre.

— Il va rentrer tout à l'heure, dit Mariette.

— Lui ! jamais ! Le pauvre malheureux a voulu en finir une bonne fois et je ne le verrai plus ! Je ne le verrai plus pour me pardonner !

— Y pensez-vous, madame Marcel ? s'écrie Valentin, comme vous y allez ! Je vous réponds sur ma tête de vous le ramener ce matin sain et sauf.

— Croyez-vous que je vous laisserai aller tout seul et que je vais rester là à ne rien faire et à pleurer. Non, certes, je pars comme me voilà, je cours tout Paris comme une folle. Et si nous ne le retrouvons pas, voisins, vous ne me reverrez plus ! Puis montrant le lit du petit Félix.

— Seulement, n'est-ce pas, vous n'abandonnerez pas l'orphelin !

— Taisez-vous, voisine, vous perdez l'esprit, dit Valentin, — allons vite chez tous vos amis, partageons-nous l'itinéraire, et que le premier qui aura des nouvelles revienne en toute hâte ici !

— Une grâce, voisine, dit tout bas, madame

Marcel à Mariette, au moment de descendre l'escalier.

— De tout cœur !

— Une prière de Paul, pour mon pauvre mari et pour moi !

VII.

JOIE ET RETOUR.

Les Constant munis des adresses des amis et des connaissances de Marcel, partent dans des directions opposées.

Madame Marcel remplie du pressentiment sinistre qui l'obsède, court d'abord à la Morgue, tandis que Valentin, dont l'imagination moins exaltée par les lectures du jour a les idées positives et se rend aussitôt à la barrière.

Madame Marcel, bien entendu, ne trouve pas à la Morgue le corps de son époux, mais elle en voit d'autres dont l'état horrible augmente ses terreurs,

et sortant de ce lieu toute éperdue, elle erre au hasard, par la ville, sans savoir où elle va.

Ce jour-là une foule empressée attend le passage du bœuf gras, divertissement des plus mornes et des plus tristes lorsqu'il n'est pas hideux et révoltant.

Madame Marcel, au milieu de cette foule, sent ses peines augmenter. Les cris des uns, la joie factice des autres , la navre de douleur.

Enfin elle trouve une rue qui doit la conduire à son domicile. En passant auprès de Saint-Sulpice, elle entend le chant des fidèles réunis pour l'office du soir. Elle entre dans l'église, s'agenouille dans une chapelle obscure, mêlant ses larmes à toutes les prières qu'elle peut dire. Elle promet solennellement à Dieu de devenir meilleure, de remplir ses devoirs comme la bonne madame Constant, sa voisine, et de travailler de toutes ses forces, surtout par la patience et le bon exemple, à la conversion de son mari.

Elle voit bientôt le calme renaître dans son âme. La nuit est tombée quand elle sort de l'église. Au

détour de la place Saint-Sulpice, Mariette vient passer un bras sous le sien.

— Confiance, lui dit la bonne voisine, voici le bon moyen de retrouver Marcel, et de vous rendre heureux l'un et l'autre.

— Vous m'avez suivie, Mariette.

— Oui, car j'étais bien plus inquiète de vous que de Marcel.

— Vous n'avez pas de ses nouvelles?

— Non, mais je ne m'en tourmente pas. Valentin à coup sûr l'a retrouvé, il doit vous attendre à la maison.

En effet, Valentin a parcouru les cabarets et les danses de la rue de la Gaieté. Il a failli plus d'une fois être entraîné par quelque camarade.

— Il en est quitte pour quelques verres de vin qu'il ne peut refuser; mais ses recherches sont vaines, et parmi tous ces ivrognes déguisés, ou non déguisés, ivres à moitié; ou mort ivres, parmi ceux qui hurlent et qui boivent encore, ou parmi les morts et les blessés de ce dégoûtant champ de bataille, abandonnés sous les tables ou au coin des

rues, il n'a pas reconnu Marcel, ni même retrouvé sa trace.

Il est nuit, et désespérant de ses recherches, il prend le parti de s'en retourner au logis tout affligé du triste résultat de son expédition, quand il aperçoit à la vitre d'un petit cabaret mal éclairé un espèce de déguisé les coudes sur la table et la tête dans les mains, comme plongé dans d'assez tristes réflexions.

Au moment même, le déguisé tourne la tête et regarde le ciel comme pour s'assurer du temps, et Valentin reconnait Marcel.

Il s'élance dans la boutique et saisit son ami par le bras.

Marcel le suit.

Valentin, malgré son dévouement, recule presque quand il voit de plus près la tenue de son compagnon.

Son visage est constusionné et sanglant, son ignoble costume de pierrot n'a plus de couleur, tant il est couvert de boue, trempé de fange et de vin!

Valentin, après ce premier dégoût, reprend bravement le bras de Marcel et ils sortent tous deux.

Chemin faisant Marcel raconte ses aventures, comment il fut tiré du violon et conduit entre quatre fusiliers devant M. le Maire, au milieu des rires de tous les gamins du quartier.

Comme il ne devait rien au marchand de vin, qu'il n'avait rien cassé, qu'il n'avait battu personne, *au contraire*, le Maire le fit mettre en liberté, mais n'osant pas rentrer chez lui en plein jour dans l'état où il était, Marcel s'était réfugié jusqu'à la nuit dans ce petit cabaret.

Nous croyons devoir ne rapporter son récit qu'en substance, et nous faisons grâce du ton, du langage et des imprécations de Marcel, dont la rage n'est pas calmée.

Toute la crainte de Valentin est d'être rencontré par quelque connaissance en si triste compagnie.

Après le récit de cette nuit de querelle et d'orgie, Valentin n'écoute plus guère tout ce que lui dit son malheureux compagnon, et compare inté-

rieurement la douce et intime joie qu'il a goûtée au foyer de famille et durant son travail dans son cher petit atelier, aux coupables et misérables plaisirs de son ami.

Ils arrivent enfin. Valentin fait entrer Marcel chez lui, et s'assure que ni madame Marcel, ni sa femme ne sont pas encore rentrées. Puis il le fait changer complétement de costume.

Marcel, revêtu des habits simples et modestes de Valentin, n'est déjà plus reconnaissable.

Les deux maris se tiennent auprès du feu en silence.

Valentin est inquiet, Marcel soucieux.

Il ne sait rien de la conversion de sa femme et s'attend à une scène terrible et à une correction qu'il sent justement méritée.

Il reste immobile, silencieux. D'amères pensées l'obsèdent.

Une vie pareille, en effet, n'est soutenable qu'à la condition de ne jamais réfléchir et de se fuir soi-même dans un éternel tourbillon de dissipation et de plaisirs.

Un vide affreux, un dégoût insupportable, une irritation violente, et contre ses compagnons d'orgie, et contre son intérieur domestique, l'accablent et se succèdent en lui, sous forme d'imprécations et de résolutions absurdes ou criminelles.

Pâle, les joues pendantes, le front ridé, les sourcils froncés sur ses yeux rougis et creusés par la débauche et la colère, il laisse tomber sa tête sur sa poitrine et pendre ses bras dans l'attitude d'un sombre désespoir.

Valentin, assis en face de lui, le regarde.

Le visage du jeune ouvrier exprime d'abord le dégoût, puis l'effroi, puis enfin une sorte de pitié et comme l'attendrissement d'un bon cœur en présence d'une misère profonde et navrante.

Sept heures sonnent à la petite pendule de Valentin.

— Déjà, dit Marcel, sortant tout-à-coup de sa morne stupeur, et elles ne sont pas rentrées? Et ta femme, où est-elle?

— A ta recherche, chez vos amis!

— Quel embarras je te donne, Valentin ! C'est égal, voilà un triste carnaval !

— En effet, mon pauvre Marcel, je n'osais te rien dire, te voyant si absorbé, mais avec toutes tes noces, tu n'as guère de chance tout de même. Sais-tu que je suis joliment plus heureux que toi !

Marcel leva sur Valentin un regard triste.

— Tu as raison, tu es bien plus heureux; mais, que veux-tu, tout le monde n'est pas tiré du même moule : tu trouves ton bonheur dans ton ménage, moi j'y péris d'ennui.

— C'est que tu le veux bien.

— Allons, père la Morale, n'abuse pas de ta position.

— Je ne parle pas morale, je te parle ménage.

— Avec ça que ce n'est pas la même chose.

— Oui et non. Tu serais heureux comme moi si tu croyais que ta femme t'aime.

— C'est possible, mais comme je sais trop bien qu'elle ne peut plus me sentir...

— C'est ta faute.

— Encore !

— Oui, mon cher, parce que toi-même tu agis comme si tu ne l'aimais pas.

— Elle est si grossière!

— Et toi si égoïste!

— D'abord elle m'ennuie.

— Depuis que tu la traites en esclave! Vous n'avez pas toujours été ainsi l'un pour l'autre.

— Je l'ai aimée comme un fou.

— Et elle?

— Nous nous aimions à en perdre la tête.

— Et maintenant vous ne pouvez plus vous voir?

— En effet.

— Eh bien, moi je dis qu'elle t'aime encore.

— Une idée que tu as!

— Je te dis qu'elle t'aime, et que c'est pour cela qu'elle est si malheureuse.

— Elle ne désire qu'une chose, c'est d'être débarrassée de moi, n'importe comment!

— Oui, pour en mourir de chagrin après!

— A d'autres.

En ce moment on heurte violemment à la porte.

— Attends-toi à un mélodrame de l'Ambigu, dit Marcel.

Mariette paraît la première et saute de joie en apercevant Marcel.

Marcel, debout près de la cheminée, ne sait quelle contenance tenir, n'ose pas se fâcher, ni accueillir avec son arrogance ordinaire l'ouragan de colère qu'il a trop bien mérité.

La pauvre madame Marcel entre enfin, l'aperçoit, tombe à genoux, et s'écrie avec un accent de tendresse et de douleur dont Marcel avait perdu le souvenir :

— Marcel, me pardonnes-tu?

Étourdi par une telle apostrophe, si opposée à ce qu'il attendait, il demeure pétrifié.

Elle le tient embrassé, et murmure au milieu de ses sanglots :

— Marcel, je suis une malheureuse, je suis la première cause de ton inconduite. J'ai manqué pour toi de dévouement et d'affection. Marcel, pardonne-moi, je veux changer et te rendre

dans notre intérieur tout notre bonheur d'autrefois...

Marcel, remué profondément par l'accent pénétré de sa femme, la serre dans ses bras, sans lui répondre, fondant en larmes.

Valentin et Mariette, Paul et Félix les entourent.

— Allons, dit Mariette, c'est-il permis de pleurer comme ça un dimanche gras? Vite, Valentin, aide-moi à mettre le couvert.

— Oui, dit le mari tout joyeux, nous allons faire des crêpes et fêter ce beau jour par une noce complète!

— Mettons-nous-y tous, s'écrie Marcel.

— Mère Constant, dit madame Marcel souriante au milieu de ses larmes, je vous obéis en toutes choses, entendez-vous, mère Constant, et vous verrez si bientôt vous ne serez pas contente de vos élèves et de vos enfants.

Valentin, tendant la main à Marcel, lui disait :

— Nous ne sommes plus amis, nous sommes frères!

— Et nous deux, disait tout bas Mariette à madame Marcel, souvenons-nous que nous tiendrons nos chers maris, tant que l'une et l'autre nous serons bien fidèles à notre secret!...

IX.

ÉPILOGUE.

Nous sommes à Saint-Sulpice. La pieuse église a revêtu ses plus beaux ornements. La nef est embaumée d'encens ; l'autel resplendit de lumières ; l'orgue prolonge sous les voûtes sa puissante harmonie. Une foule compacte envahit le vaste édifice et enveloppe la grande nef, soigneusement gardée de toutes parts. Sur la place et dans les rues voisines règnent aussi une animation et je ne sais quelle émotion de joie, qui ne ressemblent, ni au mouvement d'une grande cérémonie mondaine, ni à l'agitation d'une fête patriotique. C'est qu'il s'agit ici

d'une fête de famille, la plus belle et la plus touchante de l'année, d'un événement pour toute une population, d'un jour grand et solennel dont tout l'avenir d'une génération dépend !

C'est le jour de la première communion !

Ils sont là recueillis, émus, priant, tous ces jeunes cœurs depuis longtemps préparés au céleste banquet. Leur joie éclate par moments en de pieux cantiques. La foule qui les environne, ni bien éclairée, ni bien croyante souvent, voit là un grand spectacle qui l'émeut et l'attendrit. Elle sent que quelque chose de mystérieux et de grand se passe entre cette troupe innocente et cet autel majestueux. L'autel et l'enfant se regardent, soupirent et se parlent! Ils semblent comme vouloir s'élancer l'un vers l'autre! Une flamme ardente circule dans l'air! Les chants émus, les prières de feu électrisent, attendrissent et font couler les larmes !

Et quand les rangs pressés de tous ces enfants s'ébranlent et s'avancent avec une si douce majesté; au départ, avec la pâleur, l'émotion, le re-

ligieux respect! Au retour, avec une beauté divine sur tous les fronts, le ciel dans le cœur, dans le sourire et dans les yeux! Quand les voix sont pleines de larmes et les âmes de joie; que la foule est saisie et surprise, l'incrédulité vaincue et l'orgueil humilié, c'est un spectacle qui n'est pas de la terre et qu'il faut renoncer à peindre.

Cher lecteur! qui avez daigné nous suivre dans ce simple récit, vous souvenez-vous de nos deux couturières, madame Trinquart et madame Chandeil, dont la curiosité nous fit remarquer au commencement l'heureuse arrivée du ménage Constant. Elles sont là encore toutes les deux, mêlées à la foule. En effet, vous pouvez être assuré de retrouver ces dames à toutes les cérémonies comme à tous les événements extraordinaires du quartier. Les riches mariages, les enterrements illustres n'ont pas de fidèles plus assidus. Les morts subites, les vols, les homicides quelconque, les accidents de tout genre les comptent toujours comme témoins obligés. Elles devaient donc naturellement se trouver à la cérémonie que nous venons de dé-

crire, d'autant plus que les enfants de leurs voisins, Paul Constant et Félix Marcel, faisaient ce jour-là leur première communion.

Est-il nécessaire de dire que ces dames, dont les têtes tournent incessamment et dont les langues fonctionnent avec une mobilité égale assistent à la cérémonie sans y rien comprendre. Nous n'entreprendrons pas de rapporter ici leurs conversations aussi libres dans l'église que dans leurs mansardes.

Elles reconnaissent promptement les deux enfants dans la foule de ceux qui remplissent la nef. Elles s'accordent unanimement pour constater le changement d'habitudes et de conduite du petit Félix depuis les rapports de ses parents avec la famille Constant. On établit, avec ce même accord, que les Marcel, depuis cette époque, prennent avec le voisinage des manières tres-fières. Il est vrai que si madame Marcel ne fréquente plus aussi assiduement ses voisines, il faut bien avouer qu'elle ne cesse pas pour cela d'être charitable et obligeante. Marcel suit assiduement les cours

du soir avec Valentin, qui l'emmène et le ramène après la leçon, à la grande risée des commères.

Le costume des enfants devient ensuite l'objet de remarques plus ou moins aigre-douces. De leur piété et de leur modestie, il n'est pas dit un mot.

Après la communion des enfants, quelques personnes s'avancent pour communier après eux. Ici le spectacle perdant beaucoup de son intérêt et la cérémonie touchant à sa fin, les voisines se disposèrent à se retirer, quand tout à coup madame Trincard s'écrie :

— Attendez-donc, mesdames, nous allons perdre le plus beau de la fête, le bouquet ! Regardez donc ces deux grands nigauds qui sont en tête de la file des parents, Dieu me pardonne ! c'est Marcel et Valentin !

— Suivis de madame Marcel et de madame Constant ! Où vont-ils donc comme cela ? Est-ce qu'ils vont communier ?

— Sans doute.

— Ils n'avaient donc pas fait leur première

communion! Ah que nous avons joliment bien fait de venir !

— Si fait, ma chère, mais ne voyez-vous pas que cette petite pincée de madame Constant les a si bien entortillés qu'elle les fait aller en confesse !

— A confesse !

— Oui ma chère et communier par-desssus le marché, comme vous le voyez vous-même!

— En plein dix-neuvième siècle ! s'écria d'un air consterné madame Chandeil, lectrice assidue du *Siècle !*

— C'est comme cela, ma chère.

— Voilà des choses qui m'exaspèrent, et je ne comprends pas comment le gouvernement peut les souffrir !

Nous n'écouterons pas davantage les entretiens édifiants de ces dames. Elles sortent enfin de Saint-Sulpice, mais leur retour est encore retardé au sortir de l'église par l'apparition des deux couples en question et des deux enfants qui s'avancent se tenant le bras, Paul et Félix, avec leur ruban blanc tout éclatant au soleil, les maris et

les femmes armés chacun d'un superbe paroissien doré sur tranche.

Le ménage Marcel rivalise de propreté et de tenue avec le couple Constant.

Marcel semble avoir dix ans de moins ; il est superbe ; ses joues sont fraîches, son regard épanoui, comme dans le fameux portrait.

Madame Constant est rayonnante !

Paul et Félix marchent bras dessus, bras dessous, vêtus de même, aussi modestes, aussi gentils l'un que l'autre. On dirait deux frères jumeaux.

Valentin et Mariette, les mains enlacées sous un seul bras, sentent augmenter leur bonheur du bonheur de tous.

A ce spectacle, les deux couturières demeurent plus stupéfaites encore que le jour de l'emménagement. On les dit muettes depuis ce moment, et l'on prétend même que vers la brune on aperçoit l'une ou l'autre de ces dames se rendre en cachette, chacune à son tour, chercher des consultations secrètes auprès de madame Constant. Sont-ce de simples cancans ou bien se sont-elles en

effet décidées à adopter son système et à le mettre en pratique? Nous n'osons l'affirmer. Le fait est que depuis quelque temps elles sont bien changées. Presque plus de paresse! moins de bavardage! peu de médisances!

C'est un mystère pour tout le quartier!

Quel bon augure pour la conversion de leurs maris!

ON NE FAIT BIEN QUE CE QUE L'ON FAIT SOUVENT.

I.

Il était huit heures du soir; les ouvriers de M. Clodomir, menuisier-ébéniste du faubourg Saint-Germain, avaient quitté l'atelier depuis deux heures, mais le patron, acharné à son ouvrage, n'avait pas l'air de songer le moins du monde à

congédier ses apprentis, les deux frères, Pascal et Théophile, occupés tous deux à la réparation d'un vieux secrétaire en accajou.

Au contraire, il les exhortait à se hâter pour entreprendre ensuite une grosse commode qui stationnait dans un coin.

Plusieurs fois madame Clodomir avait apparu à un espèce de balcon qui donnait de son appartement dans l'alelier. En vain avait-elle protesté contre le zèle de son mari, au nom du dîner qui refroidissait ; M. Clodomir, dans son ardeur, n'écoutait rien.

Pascal, l'aîné des deux frères, le premier apprenti de la maison, était chargé par le patron de diriger le travail de Théophile, entré depuis peu en apprentissage.

Tandis que Pascal s'appliquait à rajuster les tiroirs intérieurs, qui avaient besoin d'un peu de jeu, Théophile tamponnait à l'encaustique les brillants dehors du secrétaire, qui commençaient à reluire comme des miroirs.

Mais Théophile n'était pas de bonne humeur ;

la prolongation du travail y était pour quelque chose, mais surtout l'ennui d'un exercice fort monotone.

— Dis-donc, Pascal, murmura-t-il à voix basse à son frère, si tu pouvais te dispenser de me condamner au vernissage à perpétuité, je n'en serais pas désolé, je t'assure. Ce n'est pas ça qui m'apprend l'état. Depuis ce matin je n'ai pas fait autre chose, et je m'étonne de ne pas avoir la migraine et le choléra, d'être noyé comme ça dans l'encaustique et la térébenthine.

— Mon fils, dit Pascal, un peu de patience!... Le vernissage n'est pas à mépriser. Sans la cire, l'essence et la colle forte, il n'y aurait plus d'ébénistes.

— Je ne dis pas, mais je ne serais pas fâché de varier un peu mon travail... J'aime l'acajou, mais je préférerais le caresser à coups de rabot, que de le mijoter comme ça dans du coton... Je dors sur mon ouvrage.

— Veux-tu apprendre sérieusement l'état, oui ou non?... Eh bien, souviens-toi de la maxime du

patron... Elle est bonne pour l'assemblage du bois comme pour le vernissage et pour tout. *On ne fait bien que ce que l'on fait souvent*... On le fait plus vite, on le fait sans peine, on le fait mieux et avec plus de plaisir... C'est le secret du métier.

— C'est le secret de la vie, enfants, dit le patron, qui les avait entendus. Souvenez-vous de ça pour le présent et pour l'avenir : l'habitude d'une chose d'abord bien pénible, bien dure, bien désagréable, nous la rend ensuite aisée et facile... Je m'en aperçois tous les jours dans mon ménage. Plus j'y vis, plus je m'y accoutume. En amitié, c'est la même chose. Pour conserver ses amis, il faut les fréquenter souvent... Avec ses protecteurs, c'est tout de même, il faut, comme on dit, les cultiver... Bref, le proverbe l'assure : « C'est en forgeant qu'on devient forgeron. »

— Faites excuse, patron, reprit Théophile; m'est avis pourtant qu'en religion vous ne pensez pas de même, et que le meilleur, à votre idée, serait d'en faire le moins possible... Vous m'avez mécanisé toute l'année parce que j'ai fait de temps

en temps mes devoirs ; vous disiez que les Pâques à notre âge, ça suffisait bien... Si c'est vrai que de faire souvent les choses, est le sûr moyen de les bien faire, serait-ce donc pas surtout en religion qu'il faudrait l'employer?...

— Je n'ai pas le temps de m'amuser à vos bavardages, M. Théophile, répondit le patron d'un ton sec... à votre ouvrage tous les deux, et plus un mot, s'il vous plaît, car nous n'en finirons pas d'aujourd'hui.

— Mais, patron, dit timidement Pascal, savez-vous qu'il n'est pas loin de neuf heures, que nous n'avons pas soupé et que mon ventre commence à battre la générale.

— Neuf heures, paresseux que vous êtes !... Le temps vous semble joliment long... A peine s'il est sept heures...

A l'instant le coucou de l'atelier fit entendre un grognement sourd en manière de démenti, et neuf heures sonnèrent lentement et avec bruit.

— Mon bon ami, cria madame Clodomir en accourant à son balcon et la bouche pleine, quand

tu te décideras à dîner, il y aura longtemps que j'aurai fini, et quand tu te mettras à table, je serai dans mon lit... Ton potage et tes côtelettes sont à la glace, tant pis pour toi.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas averti plus tôt, mauvais sujets? Vos parents ne vont pas manquer de s'en prendre à moi et de prétendre que c'est ma faute si vous êtes encore en retard... Dépêchez-vous de partir et tâchez d'être ici demain matin avant six heures, entendez-vous?... Qu'est-ce qui vous arrête? continua M. Clodomir, voyant ses apprentis immobiles.

— Sans doute que vous ne pensez pas que c'est demain Pâques, patron, répondit Théophile.

— Pâques! c'est possible. Eh bien, après!

— Mais c'est qu'on nous a dit comme ça d'être à la société demain matin avant six heures.

— Votre société, votre société m'ennuie, entendez-vous?... Sans doute que l'on va vous faire communier... Des garnements qui n'ont que le jeu dans la tête! Allez-vous-en et laissez-moi tranquille; mais prenez garde, si vous n'êtes pas à l'a-

telier lundi avant les ouvriers, je vous jette à la porte de mon magasin, et je ne veux plus vous revoir.

M. Clodomir grimpait à pas lents l'escalier de madame Clodomir.

— Filons, dit Théophile, dès que le patron eut disparu.

— Adopté, dit Pascal en mettant à bas le tablier et en endossant la blouse.

— Au revoir, patron, à lundi! crièrent les apprentis en fermant la porte et se sauvant à toutes jambes.

II.

— Ouf! que j'en ai assez comme ça, Théophile, s'écria Pascal en s'arrêtant tout court; continue ta course si tu veux; pour moi, je n'en peux plus.

— Allons donc, un peu de courage, mon garçon. Si au lieu d'aller à confesse, il s'agissait d'une partie de barres ou d'une partie de chat, on ne pourrait pas te retenir. Allons, dépêchons-nous, autrement nous ne trouverons plus M. l'abbé Bondou.

— C'est donc pour nous confesser que tu me fais courir si vite?

— Mais certainement.

— Eh bien, et manger donc, tu n'y penses pas,

toi. La dévotion ne me remplit pas le ventre, moi ! au contraire, j'ai comme qui dirait un régiment de cosaques dans l'estomac.

— Ce sont tes péchés qui te tiraillent. Confesse-toi, et ça se passera.

— Comme tu voudras... moi, je commence par souper, c'est le plus sûr !

— Après souper, on est trop bête ; on n'est plus bon qu'à aller dormir. Tu ne pourras plus te confesser comme il faut. Crois-moi, Pascal, commençons par nous débarrasser de notre paquet... Après ça, nous irons souper ensemble et tout à notre aise.

Les deux apprentis étaient arrivés devant le portail de l'église Saint-Sulpice.

Théophile essaya d'y entraîner son frère, mais celui-ci s'échappa et disparut.

Théophile entra dans l'église, à peine éclairée, plus majestueuse, plus recueillie qu'en plein jour. Il alla faire sa prière dans la chapelle de la Sainte-Vierge, dont les dorures étincelaient à la lueur des lampes du sanctuaire. Le mouvement des fi-

dèles dans les bas-côtés ne troublait point le silence de l'église. Théophile, impressionné par la majesté du lieu et par ses souvenirs, priait avec ferveur. C'était dans cette chapelle que s'étaient passées pour lui les heures saintes de la retraite, et c'était dans la vaste nef qu'il avait fait sa première communion. Cette touchante cérémonie se représenta vivement à son souvenir et redoubla l'ardeur de sa prière, il lui semblait la ressentir dans son cœur encore plus grande que celle qu'il éprouva la veille de ce grand jour. Alors son bonheur était presque dominé par la crainte de ne pas en être digne. Il ne savait pas encore combien le seigneur est doux et miséricordieux à ceux qui l'aiment. Aujourd'hui, après une année de fidélité et de devoirs fréquemment accomplis, il n'éprouvait qu'un sentiment, celui de la joie, du bonheur et de la reconnaissance.

Après sa prière, Théophile fit son examen, qui fut court et facile, car il se confessait tous les quinze jours. En arrivant près du confessional il fut effrayé du nombre de personnes qui l'assié-

geaient ; mais, dès que le bon aumônier du patronage eut aperçu de loin une blouse d'apprenti, il sortit de son confessionnal et y fit entrer immédiatement Théophile, malgré les murmures étouffés qui surgirent de divers points.

La confession de Théophile ne fut pas longue. Après son action de grâces, il aperçut son frère, qui arrivait sans se presser et faisant la moue.

— As-tu un livre ? dit-il brusquement à Théophile.

— Non, répondit celui-ci à voix basse.

— Alors je ne puis me confesser.

— Comment, tu ne peux pas te rappeler tes péchés sans ça ?

— Sais-tu que ma dernière confession remonte un peu loin. Comment veux-tu que je m'y reconnaisse ? Comme il vaut mieux s'abstenir de ces choses-là que de les mal faire, je ne me confesserai pas.

— Tu n'as donc pas de résolution pour deux liards ! Comment, tu m'en parlais ce matin avec tant de contentement, et puis ce soir tu ne veux

plus y aller ! Je me doute bien qu'une confession qui remonte à des dix mois n'est ni facile, ni agréable, mais c'est une raison de plus pour s'en débarrasser.

— Je ne sais quel drôle de caractère tu as, toi ! Ça te charme de te confesser... Moi, ça me coûte beaucoup, je ne le cache pas, et je donnerais je ne sais quoi pour que ce quart-d'heure soit passé... Dépêche-toi de me trouver un livre, ou je m'en vais.

Théophile prit le paroissien d'une bonne dame qui se confessait et qu'elle avait laissé sur sa chaise. Il contenait un examen de conscience.

— Voilà ton affaire, dit-il à Pascal; mais, si tu me permets un conseil, ce serait de faire une petite prière avant de t'examiner : ça ne gâterait rien à la chose.

Pascal obéit assez gauchement, fit son signe de croix tout de travers, murmura, en l'estropiant, *Notre Père* et *Je vous salue, Marie,* et se hâta de se rasseoir; fatigué d'actes de dévotion qui ne lui étaient pas familiers, il s'enfonça dans sa lecture et ne bougea plus.

Les pénitents de l'aumônier se retirèrent peu à peu. Ils s'étaient confessés tout à leur aise et Pascal n'avait pas achevé son examen.

— A ton tour, dit-il à Théophile, je ne suis pas prêt.

— Moi, mais j'ai fini il y a longtemps.

— Pas possible !

— Si fait, la chose s'est faite en dix minutes pendant ton absence. Comme je me confesse deux fois le mois et que je fais mon examen de conscience tous les jours, j'ai bientôt réglé mes comptes.

Pascal jeta un coup d'œil inquiet sur le confessionnal.

— Oh! Théophile, murmura-t-il tout bas à son frère en fermant son livre, viens à mon secours, je n'en suis encore qu'au quatrième commandement, je n'en sortirai jamais, il n'est pas possible. Il faudrait, pour bien faire que j'apprisse le volume par cœur, car, il n'y a pas à dire, je n'en ai pas manqué un seul. Le bon père Bondou va s'impatienter et s'en aller... Toi qui me connais si

bien, dis-donc, aide-moi, je t'en prie à trouver mes péchés... Je crois que comme ça ce sera bientôt fait.

— Pas possible, mon vieux; allons donc! un peu de courage. Va-t-en trouver M. l'abbé, dis-lui ton embarras... Il est si doux, si bon! Il t'interrogera... Voyons, dépêche-toi, car il est bientôt dix heures, et papa va joliment nous gronder.

Pascal se laissa traîner jusqu'au confessionnal où il demeura près de trois quarts d'heure.

Pendant ce temps, Théophile disait son chapelet à genoux et priait pour son frère.

III.

En sortant du confessionnal, Pascal prit aussitôt sa casquette et sortit sans faire sa prière. Théophile s'empressa de le suivre ; mais il ne lui fit aucune observation ; à la faible lueur qui éclairait l'église, le visage de Pascal lui semblait rouge et bouleversé, quelques larmes roulaient dans ses yeux, il marchait très-vite et gardait le silence.

Théophile, qui, au sortir du saint tribunal, ne goûtait jamais que la paix intérieure et la douce joie de la réconciliation, ne comprenait pas l'agitation de son frère.

— Si la confession le met dans des états pareils, pensa-t-il, je ne m'étonne pas qu'elle lui coûte

tant. S'il voulait faire comme moi et se confesser souvent, quel bonheur il éprouverait en ce moment !

Théophile, cependant, ne disait rien à Pascal, de peur de l'embarrasser, et, se tenant par le bras, ils arrivèrent ainsi jusqu'à la porte de leurs parents.

Au moment de tourner la clé dans la serrure, Pascal s'arrêta tout-à-coup et demeura immobile, puis il fit brusquement quelques pas pour redescendre.

— Mais où vas-tu ? s'écria Théophile stupéfait.

Pascal ne dit rien et fixa sur son frère un regard douloureux et abattu.

— Mais qu'as-tu donc, mon pauvre frère ? reprit Théophile tout ému. Te voilà dans des états où je ne t'ai jamais vu. Tu devrais être si heureux maintenant, avec la conscience tranquille et l'espérance de la journée de demain ! Ecoute ! Entends-tu les cloches de Saint-Sulpice qui tintent l'*Alleluia*... Réjouis-toi donc, mon bon frère, car c'est demain le jour de la joie et du bonheur...

— Théophile, murmura Pascal à voix basse, cette joie n'est pas pour moi; je viens de me souvenir à l'instant d'un péché que j'ai oublié de dire... Il est trop tard pour trouver mon confesseur... Demain, tu communieras sans moi.

— Es-tu fou! s'écria Théophile, demain matin tu retrouveras encore M. l'abbé Bondou à son confessionnal, il ne le quitte pas avant neuf heures. Tu as tout le temps possible. Allons-donc, du courage! tu me fais mal de te voir comme ça.

Ils entrèrent dans la chambre où les attendait leur mère, qui les embrassa en silence... Elle était restée à les attendre, quoiqu'il fût bien tard. Elle leur fit signe de ne pas réveiller leur père qui dormait.

Pascal et Théophile se retirèrent dans leur cabinet. Pascal, après une courte prière, se coucha aussitôt. Théophile soupa rapidement, puis fit sa prière, et son frère était depuis longtemps endormi quand il se mit au lit, son chapelet à son cou, dont il murmurait encore quelques *Ave Maria*...

IV.

A peine le premier rayon du jour pénétra-t-il dans la chambre des deux frères, que Théophile se leva doucement, de peur de réveiller Pascal, qui dormait de tout son cœur.

Le silence le plus profond régnait dans la maison ; on n'entendait au loin que les joyeux carillons de quelque communauté du voisinage, qui célébrait la résurrection du Sauveur.

Le soleil qui commençait à illuminer la petite fenêtre, les guirlandes de cobéa naissant qui se balançaient sous la brise du matin, la nichée de pinsons qui s'égosillait à chanter le lever du jour dans un pot de fleurs attaché extérieurement à la

croisée, célébraient aussi à leur manière l'ouverture de la fête qui réjouissait la terre et le ciel.

Un matin de communion n'est pas comme les autres. On trouve en soi et autour de soi une paix inaccoutumée. Théophile, en s'éveillant, ressentit un mouvement de joie au fond de son âme... C'était la pensée de sa communion.

Il s'habilla en hâte, fit, à genoux, sa prière devant une gravure de la Sainte-Vierge immaculée, qui, placée au-dessus du lit des deux frères, étendait les mains sur eux comme pour les bénir et les protéger.

Il pria bien, avec joie, avec âme... Quand sa prière vocale fut terminée, il essaya, suivant le conseil de son confesseur, de faire un peu de méditation.... Il se représenta le jardin où se trouvait le tombeau de Notre-Seigneur, les anges en adoration, sainte Madeleine agenouillée et pleurant... Et puis Notre-Seigneur, sous la forme d'un jardinier, lui apparaissant et l'appelant doucement de son nom : *Marie!* Madeleine, à la fois effrayée et remplie de joie, lui criant de tout l'amour de son

cœur : *mon Maître!* et se précipitant sur ses pieds sanglants pour les couvrir, comme autrefois, de ses larmes et de ses baisers... Théophile essaya de faire comme Madeleine et de rester quelques moments aux pieds du Sauveur pour lui demander pardon de ses fautes... Et puis, il pensa que bientôt ce qu'il se figurait allait se réaliser, et qu'il toucherait de ses lèvres et recevrait dans son cœur son bon maître triomphant et ressuscité.

Après cette petite méditation, Théophile se sentit plus fervent, plus désireux encore de la sainte communion, et, tout en terminant sa toilette, la pensée du bon Dieu et de son prochain bonheur ne le quitta plus.

Il se nettoya soigneusement, se revêtit du linge blanc que sa mère lui avait préparé la veille et mit ses plus beaux habits. Il semble qu'en effet on doive orner de son mieux la maison où l'hôte divin va prendre sa demeure, pourvu toutefois que ce soit le désir de lui plaire qui nous inspire, et non point une vanité puérile et coupable.

Théophile était près depuis longtemps, et Pascal

dormait toujours, si bien que son frère fut obligé de le réveiller.

— Déjà! dit Pascal en se frottant les yeux; mais n'est-ce pas aujourd'hui dimanche, et n'a-t-on pas le droit de dormir plus que son content?

— Pascal, Pascal, depêche-toi donc, voilà qu'il va être sept heures; le temps d'aller te confesser et de venir nous rejoindre au Patronage, tu seras joliment en retard.

— Ah! tu as raison, je n'y pensais plus, dit l'apprenti en se jetant à bas du lit.

— Je pars devant, dit Théophile; puisqu'il faut que tu retournes à l'église avant de venir au Patronage, ce n'est pas la peine que je t'attende.... Ça fait que j'aurai le temps de jouer encore une petite partie avec les camarades.

— Prends garde de te déconfesser et d'être obligé comme moi d'avoir l'agrément de retourner encore une fois à notre père Bondou.

— Moi! n'aies pas peur! Je t'assure que mon absolution est bonne et solide, et, d'ailleurs, je suis déjà habitué à la garder. Ça serait autre chose,

par exemple, si je ne la recevais que trois ou quatre fois l'an ; je n'oserais pas sortir de mon lit pour aller à l'église, de peur de la perdre.

— Dis donc, sais-tu que tu as le caractère joliment heureux tout de même, tu ne te fais pas de bile... tu devrais te faire curé, ça t'irait très-bien...

— Du tout, je n'en ai pas envie ; mais, puisque le bon Dieu est si bon, pourquoi donc ne pas en profiter ?... Mais, assez causé... Dépêche-toi !...

— Tu sais que mon habitude n'est pas de moisir au confessionnal.

V.

Un jour peut-être pourrons-nous raconter avec détail les circonstances d'une communion générale d'apprentis au Patronage. Aujourd'hui nous laisserons à nos lecteurs le soin de se rappeler ou de se figurer l'inexprimable émotion que l'on ressent à cette touchante cérémonie, au milieu de ces jeunes âmes si naïves et si pleines de foi, s'unissant à leur divin Maître et le recevant au plus intime de leur cœur. Il semble, à voir ces fronts courbés, ces visages émus, à écouter ces chants exécutés avec tant d'âme et d'élan, à goûter ce silence si grave et si doux au moment de l'action de grâces, il semble que l'on voie et que l'on sente

Jésus lui-même rayonner sur tous ces visages, parler par toutes ces voix, vivre et brûler dans toutes ces poitrines. Combien de fois avons-nous entendu de bons jeunes gens nous dire, après ces communions : « Oh! monsieur, que sont tous les plaisirs et toutes les fêtes du monde à côté de ces moments-là ? »

La communion générale du Patronage est terminée ; les enfants se dispersent et retournent dans leurs familles, pour revenir bientôt à la maison qui leur a préparé ce grand bonheur. Transportons-nous dans la chambre que nous n'avons fait que traverser hier soir. Le père de nos deux amis est absent ; il travaille ; il n'est pas rare que les choses se passent ainsi à Paris, même un jour de Pâques. La mère a préparé de son mieux le déjeûner de ses enfants. Il est bien matin encore, mais voyez comme la chambre est propre et rangée : les fenêtres ouvertes laissent pénétrer un air pur et les rayons tempérés d'un soleil de printemps.

Une petite table recouverte d'une nappe bien blanche est au milieu de la chambre : deux bols à

déjeûner, d'une dimension très-respectable, un sucrier, du pain blanc, quelques fruits, du beurre et des tartines n'y laissent aucun vide. Sur le fourneau allumé, le lait tout chaud attend l'arrivée des jeunes convives. Une suave odeur de café parfume l'appartement.

La bonne mère lit dans un livre de prières, en attendant ses enfants. Hélas! pourquoi n'est-elle pas avec eux. Je n'en sais rien, mais je m'en étonne, car elle a l'air bien heureux de penser que ses enfants sont bons et religieux! Elle est chrétienne, sans doute; peut-être n'est-elle pas libre comme elle le voudrait. Elle est bien pauvre, mais elle a trouvé le moyen de préparer cet appétissant déjeûner, et elle a pris tous les soins possibles pour lui donner un air de fête! Oh! certes, elle est chrétienne, elle aime trop ses enfants!

Elle entend monter l'escalier. Ce sont des pas rapides, joyeux, bruyants; c'est Pascal et Théophile. Ah! quels baisers, que ces baisers de mère et de mère chrétienne en pareil jour! Un peu plus, elle se prosternerait devant eux.

Jamais Théophile n'a été si beau : il ôte sa veste et reste en bras de chemise et en gilet blanc. Le blanc lui sied à merveille et fait contraste avec l'éclat de ses couleurs. Je ne dirai rien de ses yeux ni de son sourire. C'est la dilatation du bonheur, c'est inexprimable, c'est le ciel tout entier !

Mais qu'a donc Pascal encore ? A peine s'il a pu rendre un seul baiser à sa mère. On dirait qu'il a froid ; il ne se déshabille point, il se met à table, mais il ne touche à rien. Il reste le front dans la main, en silence.

Sa mère, toute saisie, le regarde.

— Qu'as-tu donc, Pascal ? s'écrie-t-elle.

— Oh ! ma mère, ne lui dis rien, dit Théophile en l'entraînant dans un coin de la chambre, il est assez malheureux, il n'a pas pu communier.

— Et pourquoi donc ?

— Tu sais son étourderie. Il est si peu habitué à pareille fête, que, sans y penser, avant de partir, il a bu un verre d'eau, et ne s'en est souvenu qu'à l'église. Heureusement, mère, il n'avait pas communié.

La bonne mère embrassa Théophile, et tous deux s'appliquèrent, pendant le déjeûner et durant tout le jour, à égayer le pauvre Pascal.

Ils y parvinrent, car Pascal agissait droitement et avec franchise. Il s'imaginait qu'au milieu des dangers de l'apprentissage, on pouvait servir le bon Dieu et se sauver en n'accomplissant de ses devoirs religieux que le strict nécessaire. On a vu comme il réussissait. Pour lui la prière devenait une corvée, la confession un supplice, la communion presque une dure obligation. Il n'avait de la religion que le travail et la peine, il s'en refusait les joies et les récompenses. Heureusement il s'est corrigé, il a suivi les exemples de Théophile, et a compris, qu'en religion comme au travail,

On ne fait bien que ce que l'on fait souvent.

DIS-MOI QUI TU HANTES, ET JE TE DIRAI QUI TU ES.

I.

MAUVAISE RENCONTRE.

— Ohé! ohé! les autres; arrivez donc! voilà *môssieure* Paul qui passe! Fait-il son fier et son malin! Il n'y a pas de danger qu'il nous regarde, depuis qu'il a l'avantage d'être apprenti serrurier. Fait-il son empressé! a-t-il peur de recevoir son

galop... Ohé! ohé! Paul l'aristo; par ici, l'ancien!

Ces clameurs, accompagnées de toutes sortes de sifflements, de cocorico et d'aboiements, s'élevaient d'un groupe de gamins postés à la pointe Saint-Eustache, la plupart tourneurs de roue et leveurs de feuilles d'imprimerie, commissionnaires et industriels des petits commerces des Halles. Ces messieurs s'égosillaient pour attirer l'attention d'un apprenti serrurier, armé de la gibecière de cuir du compagnon en ville et d'un volumineux paquet de crochets et de monseigneurs.

Celui-ci, soit préoccupation, soit distraction volontaire, marchait fort vite, sans avoir l'air de penser que les cris répétés qui faisaient tourner la tête à tous les passants eussent lui pour objet. Il courrait encore, si l'un des jeunes gens de la bande tapageuse n'était venu lui couper le passage.

Le serrurier s'arrêta tout court, rougit un peu, et fut obligé de serrer la main que lui tendait le fameux Rigobert, ancien camarade d'école, grand gaillard au teint basané, cheveux roux, blouse et pantalon bleus, apprenti de trente-six états, fort

expert au jeu de bouchon, exerçant à l'occasion mille et un commerces, bijoux faux, papier à lettre, etc.; personnage déjà quelque peu suspect à l'école, réputé *chippeur* de premier ordre, *cannant l'école* deux jours sur trois; enfin l'un de ces bons enfants, toujours sans ouvrage, n'ayant pas de chance; jamais un sou en poche et près de mourir de faim, tout le temps qu'ils ne font pas la noce.

Rigobert entraîna le serrurier dans le groupe impatient. On le tira par ses habits, on le débarrassa de sa trousse, on le bouscula dans tous les sens. C'était une joie admirable, un entrain charmant.

— Salut à monsieur Paul, compagnon serrurier, homme de confiance, bientôt prix de vertu, ci-devant roi des rigoleurs, des gouapeurs et des loupeurs du marché des Innocents !

— Naguère la meilleure pratique de Paul Niquet!

— En voilà une conversion, et une fameuse!

— Allons, monsieur Paul, payes-tu quelque chose?

— Je retiens une place de chasseur derrière *votre* futur carrosse à six chevaux.

— Et moi le grade de garde-champêtre dans *votre* futur château.

— En attendant, l'apprentissage est-il tout rose?

— Le *singe* donne-t-il de jolis pour-boire?

— Laves-tu la vaisselle?

— Fais-tu les commissions?

— Imbécille! renoncer, pour une pareille existence, au négoce des allumettes chimiques et des pastilles du sérail!

— ... A la propagation des carnets anglais et des jarretières en caoutchouc!

— Esclave!

— Nègre blanc!

— Viens-tu jouer une partie d'anglaise?

Ahuri, assourdi par toutes ces interpellations plus ou moins amicales, le malheureux apprenti ne savait plus où il en était. Il se demandait s'il fallait rire ou se fâcher de cette singulière réception.

Il prit d'abord le parti d'en rire, mais ne réussit

pas ; il voyait son sac à outils dans des mains qui ne lui inspiraient pas une aveugle confiance.

On se les passait, on les examinait, on les essayait.

— Ah ça ! camarades, s'écria-t-il enfin, vous êtes bien aimables, mais le patron m'a envoyé pour une ouverture de porte ; la pratique attend après moi pour entrer chez elle... Rendez-moi mes outils, et à une autre fois !...

— Ce brave Paul, comme il est bon enfant !... Allons, viens que je t'embrasse...

Paul essaya de se dégager de ces démonstrations amicales. Comme il était fort et agile, il en vint promptement à bout ; mais l'ami Rigobert ne semblait pas se soucier de lâcher le sac aux outils. Paul sentit le sang lui monter à la tête ; il prit un gros marteau à long manche passé dans sa ceinture, et fit autour de lui le moulinet d'une façon si exercée, qu'il se trouva en un instant libre de tout voisinage gênant. La bande s'enfuit dans toutes les directions, mais le paquet de crochets et le sac aux outils disparurent avec elle. Paul essaya de pour-

suivre les fugitifs au milieu de la foule, mais inutilement.

Il fut obligé de retourner à l'atelier la tête basse et les mains vides. Le patron lui administra un galop de première catégorie. Paul promit de payer les outils perdus, et le patron, qui tenait à son apprenti, s'adoucit un peu. Paul jura de ne plus passer de sa vie aux abords de la pointe Sainte-Eustache, dût-il être obligé de faire en omnibus le tour de Paris.

II.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

On vous a parlé souvent du danger des mauvaises connaissances. Vous le savez tout aussi bien que ceux qui vous prêchent. Il vous suffit, pour la plupart, d'éveiller vos souvenirs et de descendre dans votre propre conscience pour être obligés d'avouer que les plus grands ennemis de votre âme ont toujours été les mauvais amis. On en rencontre partout, dans les ateliers, dans les écoles, dans sa propre famille. C'est l'un des plus grands périls de votre âge, parce que c'est celui dont vous vous défiez le moins. Dans le choix des camarades, on

se laisse guider par son inclination, et l'on n'écoute ni conseils, ni remontrances, ni bien souvent la conscience, qui nous dit tout bas, mais bien fort : « Prends garde, évite un tel, c'est un mauvais sujet. » On va tout de même avec lui, et l'on se perd, ou bien il vous arrive des aventures dans le genre de celle que nous racontons.

Notre ami Paul était entré depuis peu en apprentissage chez M. Ferrant, honnête serrurier du faubourg Poissonnière. Après ses quinze jours d'essai, le patron était content. Le contrat fut bientôt signé. Voilà notre garçon enchanté et sa famille toute joyeuse. C'est un bon état que celui de serrurier ; il y a peu de chômages et pas beaucoup de débauches. La famille fut d'autant plus heureuse que le pauvre Paul ne lui avait pas toujours donné grand sujet de satisfaction. En classe, il faisait très-souvent l'école buissonnière, si bien qu'un beau jour les bons frères furent obligés de le renvoyer. A l'école mutuelle, où on voulut bien le recevoir, il ne se corrigea pas davautage. Vint le temps de sa première communion, il manqua plu-

sieurs fois le catéchisme et en fut exclu. Ses parents eurent l'affliction de le voir privé de la première communion de la paroisse. Il la fit plus tard, mais seul et sans le touchant éclat de ce grand jour. Il faut le dire, Paul avait bon cœur; la leçon ne fut pas inutile, il se convertit sincèrement, brisa toutes ses relations avec les camarades qui l'avaient entraîné, et promit à Dieu de le servir sincèrement et de satisfaire ses parents par sa conduite et son travail, autant qu'il les avait affligés par sa désobéissance et sa paresse. Il entra donc en apprentissage et débuta, comme nous l'avons dit, de façon à donner les plus belles espérances pour l'avenir.

Souvent il rencontra dans ses courses, comme nous venons de le voir, quelques anciennes connaissances. La tentation était bien forte, mais il y résista. Noirci des pieds à la tête par la fumée de la forge, grandi par le travail, méconnaissable sous son costume d'apprenti, il échappa d'ordinaire aux entraînements de fâcheuses reconnaissances. Il évitait donc les anciens amis, et n'en faisait pas de

nouveaux. Complaisant et poli avec tout le monde, il ne se familiarisait avec personne. Tout allait donc pour le mieux pour le brave Paul, dont le bon Dieu semblait bénir les efforts courageux.

III.

LA SAINT-ÉLOI.

C'était le premier décembre, jour de saint-Eloi, grande fête patronale des serruriers, ainsi que d'un bon nombre de corps d'état. Cette vénérable tradition de l'industrie des temps de foi a survécu à l'ancienne organisation du travail, qui avait bien ses avantages. La Saint-Eloi est toujours célébrée avec exactitude, même à Paris. Et cependant la douce majesté du saint, grand artiste, saint évêque, sage ministre, est aujourd'hui bien méconnue. On a fait perdre à cette belle institution des fêtes patronales des corps d'état sa

haute pensée et sa valeur historique en faisant bon marché de toute cérémonie religieuse. Elle n'est plus guère aujourd'hui qu'un prétexte à un bon dîner, sinon à de tristes débauches. La classe ouvrière perdra ainsi le dernier vestige de ses antiques institutions qui relevaient la dignité du travail et conservaient l'esprit de charité fraternelle.

Donc on se préparait à célébrer la saint-Eloi dans l'atelier de M. Ferrant. — C'était jour de chômage complet. — Monsieur et madame Ferrant resplendissaient dans leur magnifique toilette du dimanche. On devait dîner chez un célèbre restaurateur du boulevard Beaumarchais, où nombre d'ouvriers de la partie s'étaient donné rendez-vous. Le festin était splendide, et la soirée se terminait par de joyeuses contredanses, le tout en l'honneur du saint évêque de Noyon, et, bien entendu, aux frais de MM. les patrons.

Paul s'était empressé de ranger son atelier en grande hâte. L'ordre et la propreté laissaient sans doute à désirer; mais M. Ferrant ne jugea pas à propos d'y regarder de trop près, et se contenta

d'exhorter son apprenti à mettre vivement ordre à sa toilette. Paul fit d'immenses préparatifs et prit un bain d'eau de savon. Au bout d'une heure, il descendait de son grenier, frais et épanoui comme un premier communiant. Il était si gentil, que la patronne, assez peu tendre de son naturel, ne put pas s'empêcher de l'embrasser. Un fiacre attendait à la porte. Un beau ciel et un tiède rayon de soleil annonçaient une belle journée. Monsieur et madame Ferrant poussaient tous les verrous et fermaient toutes les serrures de l'établissement.

On était prêt à partir, lorsque deux individus, de mine impossible, entrèrent brusquement dans l'atelier.

— M. Ferrant? dit l'un d'eux d'un ton bref.

— C'est moi, monsieur, dit le serrurier avec dignité, un peu interloqué de cette subite apparition.

— Vous avez un apprenti nommé Paul Durand, âgé de treize ans?

— Oui, monsieur.

— Est-il ici?

— Oui, monsieur; mais pourrais-je savoir le motif de votre visite.

— Nous venons arrêter préventivement le jeune Paul Durand, accusé de complicité dans une affaire de vol. Voici le mandat d'amener de M. le Procureur impérial.

M. Ferrant pâlit et recula. — Paul répéta stupéfait.

— Une affaire de vol !

Les deux hommes le saisirent chacun par un bras.

— Monsieur, s'écria le patron avec fermeté, cet enfant est honnête, vous vous trompez sans doute.

— C'est possible, reprit l'un des agents; mais, comme nos instructions sont précises et nos ordres formels, nous l'emmenons à la Préfecture.

Paul éclata en sanglots et se jeta dans les bras de son patron, en criant :

— Défendez-moi, patron! défendez-moi !

Madame Ferrant joignit ses cris et ses sanglots à ceux de l'apprenti.

— Silence! s'écria M. Ferrant qui retrouva du sang-froid, pas d'esclandre. Paul, taisez-vous ; et vous, messieurs, ne perdez pas cet enfant par une

avanie publique. Il y a justement un fiacre à la porte, montez dedans, et personne ne se doutera de rien... Allons, Paul, du courage, mon garçon, sois tranquille, ça s'éclaircira...

Paul, silencieux et comme foudroyé, suivit les agents, étouffant ses sanglots et jetant sur son patron et sa patronne un regard si désolé que la pauvre madame Ferrant rentra précipitamment dans sa boutique et soulagea son cœur par un véritable déluge. M. Ferrant, très-attendri, sut garder plus de décorum. Un autre fiacre vint les prendre et les conduisit à grande vitesse au boulevard Beaumarchais, où les attendaient avec une vive impatience les convives affamés. Pendant toute la fête l'honnête patron et sa femme firent de vains efforts pour partager la joie générale. La pensée du pauvre Paul, gémissant au fond d'un cachot les poursuivaient sans cesse, et le vieux serrurier surprit plus d'une fois sur sa joue une larme coulant malgré lui. Heureusement que dans l'assemblée personne ne songeait à Paul et ne s'informa de son absence.

IV.

VISITE A LA ROQUETTE.

A l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, à quelque distance du cimetière du Père-Lachaise, s'élève un monument fort singulier qui ressemble à une petite Bastille. Quatre fortes tours, à l'aspect sinistre, reliées entre elles par de hautes murailles crénelées, s'élèvent au milieu de remparts et de fossés profonds. C'est la prison de la Roquette. Quatre cents enfants sont renfermés sous ses verrous, Située à l'extrémité des faubourgs industriels de Paris, cette terrible maison tient lieu d'Hôtel des

Invalides pour les malheureux enfants pervertis et entraînés au mal par la démoralisation des ateliers. Le petit prisonnier peut apercevoir, du haut de son donjon, à la petite lucarne de son cachot, la rue, les maisons mêmes dont les conversations, les conseils et les exemples l'ont amené à étouffer peu à peu le cri de la conscience, à ne plus croire à rien, à se moquer de Dieu et à forfaire à l'honneur.

La Roquette est l'asile de ces malheureux. Chacun a son cachot, son préau pour prendre l'air, sa place à la chapelle. Tout est disposé de façon que nul n'aperçoit le prisonnier et qu'il ne voit non plus personne, sinon le gardien qui lui porte son repas, le frère qui vient lui faire la classe, le contre-maître qui lui donne sa tâche de travail manuel, et l'aumônier de la prison. Un jour seulement par semaine et pendant quelques heures, les prisonniers peuvent recevoir les visites de leurs parents et amis, qui eux-mêmes ont grand'peine à obtenir cette permission.

On les introduit dans le parloir, espèce de cage en forme d'étoile à douze ou quinze rayons, placée

au milieu des bâtiments habités par les prisonniers. Chaque pointe de l'étoile communique à l'un de ces bâtiments, et c'est par leur extrémité que les enfants sont introduits dans le parloir, ou plutôt dans une petite loge grillée, séparée des visiteurs par un passage et une forte grille. A cette distance, les entretiens ont lieu forcément à haute voix. Les gardiens exercent leur surveillance du haut d'un plancher, élevé au centre, qui leur permet d'inspecter d'un coup d'œil tout le parloir.

C'est dans cette pièce qu'on fit entrer, quinze jours après la scène que nous venons de rapporter, le pauvre M. Durand, le père de notre apprenti, qui, après de nombreuses démarches, toutes inutiles, avait enfin obtenu de M. le Juge d'instruction la permission de visiter son fils. Au bout d'un quart-d'heure, une porte située à l'extrémité d'une espèce de pont s'ouvrit; un enfant s'en échappa, poursuivi plutôt qu'accompagné par un chiourme à figure dure et sévère qui grommela quelques injures.

M. Durand, vivement ému, le visage collé contre

la grille, essayait vainement de reconnaître son fils dans le petit être pâle et souffrant que l'on venait de jeter dans un coin de cette affreuse loge, sombre, grillée et cadenassée du haut en bas.

L'enfant, de son côté, se tenait immobile et sans dire un mot.

Paul était si coloré, si vif, si éveillé ; et cet enfant était pâle, l'œil mort, rougi par les larmes, le visage boursoufflé par l'insomnie. Pour le pauvre M. Durand, ce petit malheureux n'était pas son Paul, n'était pas son fils. Et pourtant, à force de l'examiner, il crut reconnaître quelque chose dans son allure.... Puis leurs yeux se rencontrèrent... Un éclair jaillit des paupières de l'enfant, qui lui tendait les bras. C'était bien Paul, c'était son enfant...

Paul éclata en sanglots; le père étouffa les siens dans ses mains jointes. Personne ne prit garde à cette scène. A chaque loge, à chaque grille, c'était une autre scène, une autre douleur.

Quand la première émotion fut calmée, le père Durand interrogea son fils.

— Tu dois penser, dit l'enfant, quel fut mon étonnement. On m'a d'abord déposé à la Préfecture, dans un endroit où j'étais enfermé avec des petits voleurs, des petits vagabonds, tous remplis de vermine, ramassés dans les ruisseaux de Paris. On m'a mis ensuite dans un cachot, sans me dire pourquoi. Enfin on m'a fait venir devant le Juge d'instruction. C'est Rigobert qui m'a dénoncé avec plusieurs autres, comme complices d'un vol commis dans le faubourg Saint-Germain. Pour dépister la police dans ses recherches, il a eu l'idée de dénoncer tous ses camarades. Ayant eu l'avantage d'être du nombre, il y a déjà longtemps, il s'est souvenu de moi. Tous les mauvais sujets de notre quartier m'ont reconnu pour le meilleur camarade de Rigobert, et c'était vrai. Le juge a été très-sévère et s'est moqué de moi quand je l'ai assuré de mon changement. Il m'a jeté au nez le proverbe que tu me répétais bien souvent : *Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.* Ce qui me nuit le plus, c'est que le vol a été commis avec des instruments appartenant à mon patron, et que Rigo-

bert m'a volés. Tout se réunit pour m'accabler. Dieu me punit bien de ma vie passée.

— Si encore tu étais coupable, je ne te plaindrais pas tant, mais te savoir innocent et si malheureux...

— Père, reprit l'enfant, je ne me plains pas. Ne m'avez-vous pas défendu bien des fois de fréquenter les mauvais sujets, ne m'avez-vous pas prédit tout ce qui m'arrive? Oh! je l'ai bien mérité. Ce n'est pas moi qui suis vraiment innocent, c'est vous, mon père, et ma honte va retomber sur vous... Mon père, mon bon père, auquel j'ai déjà fait tant de chagrin, pardonnerez-vous encore cette fois à l'enfant qui vous déshonore ?...

Paul tomba à genoux, les mains jointes. Le pauvre M. Durand aurait voulu, dans un baiser paternel, assurer son fils de son pardon, et le consoler par ses caresses, mais les grilles les séparaient.

— Paul, dit le père, prions ensemble que le bon Dieu nous inspire une bonne pensée pour te sauver.

Paul, au bout d'un moment, se releva, l'air joyeux.

— Mon père, mon père, as-tu été au Patronage, voir notre directeur? Oh ! tu sais comme il nous aime, comme il est bon pour moi !...

— J'y cours, mon enfant, c'est une pensée du ciel.

Le pauvre père fit à Paul un geste d'adieu si touchant de tendresse et de douleur tout ensemble, que le prisonnier oublia toutes ses peines pour ne plus ressentir que celles de son bon père.

Celui-ci se rendit en toute hâte à la maison du Patronage. Le directeur se plaignit un peu d'avoir été prévenu si tardivement. Quelques démarches furent faites auprès du Juge d'instruction. On lui prouva le changement merveilleux opéré chez Paul depuis sa première communion. Le patron joignit aussi son favorable témoignage, et se souvint de l'époque où son apprenti avait été dévalisé de ses outils. Le fait fut mis hors de doute par divers témoins. Le pauvre Paul fut enfin acquitté et rendu à sa famille.

Son patron et sa patronne le reçurent à bras ouverts. On ignora toujours dans son quartier cette

triste affaire, dont l'effet fut d'affermir de plus en plus la conversion de l'apprenti. Il n'eut jamais le moindre camarade, n'eut que des connaissances et fort peu d'amis, si bien qu'il mérita dans les ateliers le beau surnom d'*ours mal léché*. En effet, il n'offrit et n'acccpta jamais ce que l'on appelle vulgairement une *politesse*, c'est-à-dire un verre de vin sur le comptoir. Il n'eut pas d'autre société que celle de son père, qu'il soutint de son travail et dont il consola les vieux jours. Plus tard, il s'établit en ménage et eut des enfants ; et, comme il vécut fort vieux, il eut aussi des petits-enfants. Il fut grand-père, et répétait à tous, à propos, et hors de propos, jusqu'à son dernier jour, qui fut doux et chrétien :

Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.

JE VEUX M'AMUSER.

I.

LA RUE JEAN-DE-BEAUVAIS.

Il y a quelques années, avant que le marteau des démolitions eût jeté à terre les derniers vestiges de l'ancien Paris, sur un des versants de la montagne Sainte-Geneviève, dans la curieuse et vénérable rue Jean-de-Beauvais, s'élevait une très-

étrange maison, à pignon aigu, à petites fenêtres s'ouvrant en guillotine et percées de la plus capricieuse façon, penchée sur sa base à faire peur aux passants, disjointe, délabrée et brunie comme un vieux tableau flamand.

C'est là que votre serviteur, faisant son tour de France, frais débarqué de la gracieuse Touraine, choisit son premier abri. Il avait le gousset si mal garni, il avait si grand peur d'être écorché vif dans les coûteuses auberges qu'on lui avait décrites au pays, et surtout il craignait si fort d'y trouver à la fois ruine et perdition, qu'à peine eut-il entrevu cet humble logis qu'il se résolut aussitôt d'y prendre gîte. On l'accueillit bien et on le logea tout près d'un grenier, dans un joli cabinet dont la fenêtre en tabatière donnait sur les toits et sur les innombrables tuyaux de cheminée de la grande cité.

La maison était tranquille. On n'y faisait aucune attention à moi, et j'en étais fort aise. Déjà les ouvriers de mon atelier ne justifiaient que trop les avertissements qu'on m'avait donnés au départ sur

les mauvaises compagnies et je n'eus garde de me laisser gagner par eux. J'étais complaisant avec tous ; je n'étais familier avec personne. Il s'ensuivit qu'on me laissa tranquille.

Je finis par m'ennuyer un peu de cette vie solitaire, et je remarquai bientôt que sur mon carré logeait un jeune ouvrier de mon âge. Si vous voulez me le permettre, je ne l'appellerai que par son nom de baptême, Francisque. Une vieille dame, si âgée qu'elle paraissait sa grand'mère, demeurait avec lui. Après sa journée, il ne sortait plus. C'était lui qui allait aux provisions et s'acquittait des plus humbles soins du ménage. En me hissant indiscrètement sur une chaise, je voyais par les fenêtres ouvertes l'intérieur de leur logis. Des fleurs bien cultivées, des plantes grimpantes, faisaient de chaque fenêtre comme un bosquet verdoyant. Des rideaux blancs, un joli carrelage ciré, de belles gravures aux murailles, des fleurs renouvelées souvent sur la cheminée ou sur la table de travail, annonçaient des soins attentifs pour égayer et embellir ce modeste intérieur.

— Si je veux me faire un ami, me disais-je, voici celui qu'il me faut, on peut compter sur l'amitié d'un bon fils! Comment faire connaissance? Mes avances de politesse n'ont abouti jusqu'à présent qu'à des saluts exactement rendus. Entre ouvriers, pour se lier, rien n'est tel que l'échange de services mutuels. Hasardons-nous à emprunter de l'eau : une autre fois, à demander de la lumière. Et puis nous verrons !

On me satisfit d'abord avec un empressement poli, mais avec une grande sobriété de paroles; je fus mécontent. Entre jeunes gens, surtout, une avance repoussée amène nécessairement la froideur. J'abandonnai vite tout projet de liaison.

Mais voilà que par une bruyante nuit de juillet passée presque sans sommeil, j'entendis tout à coup une espèce de gémissement ou plutôt de cris sauvage répété plusieurs fois. Je distinguai en même temps un certain mouvement chez mes voisins. Inquiet, je sautai au bas du lit pour leur porter secours, mais la crainte d'être indiscret et de paraître vouloir m'imposer me retint.

— Montrons-leur, me dis-je, que je suis bien éveillé; si l'on a besoin d'aide, on m'appellera.

Je m'habillai en hâte, j'ouvris ma fenêtre et ma porte avec bruit. Je marchai à grands pas dans ma chambre. Les gémissements rauques et inarticulés continuèrent; mais on ne bougea pas et on ne parut pas comprendre mes signaux. Je refermai porte et fenêtre et essayai de m'endormir. Le lendemain matin Francisque m'attendait au passage.

— J'ai quelque chose à vous dire; si vous voulez, je vous accompagnerai jusqu'à votre atelier.

Il était agité et fort pâle.

Je lui serrai la main.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez. Pardonnez-moi si j'y réponds si mal ! si vous saviez !...

Il se tut, et ajouta avec effort.

— Vous avez entendu des cris chez nous cette nuit?

—Ils ne m'ont pas éveillé, car je ne dormais pas.

— Oh ! ne vous plaignez à personne, s'écria Francisque, on nous chasserait encore ! Si vous

saviez tout ce que j'ai déjà fait pour la guérir! J'essaierai aujourd'hui le meilleur moyen de la calmer; la musique! Vous serez tranquille cette nuit, je vous le promets.

— Elle est donc folle? dis-je à voix basse.

Francisque couvrit son visage de ses mains, ses sanglots éclatèrent et il me quitta brusquement.

Dans la journée, des commissionnaires apportèrent un vieux piano. Au retour du travail Francisque se mit aussitôt au clavier et le vénérable instrument, sous sa main exercée, égaya le pauvre logis. Une voix jeune et vibrante s'unit bientôt à l'instrument et chanta avec justesse et sentiment des airs anciens, délices de nos grand'mères que la mode a remis au jour. Les fenêtres ouvertes laissaient voir sous un berceau de volubilis aux mille couleurs la malade étendue sur un grand fauteuil; son capuchon relevé laissait son visage découvert avec ses cheveux gris et flottants; ses traits, quoique prononcés, étaient nobles et beaux, mais impassibles. Ses yeux fermés s'ouvrirent peu à peu et s'arrêtèrent sur le jeune ouvrier dont la voix s'élevait plus

pure et plus émue à mesure qu'il voyait le calme et la paix animer les yeux fixés sur lui.

Tout à coup, elle se lève droite de toute sa hauteur, s'agite convulsivement; sous ses larges sourcils ses yeux lancent l'éclair, tandis que sa bouche s'ouvre en même temps pour donner passage à un rire convulsif. Elle s'enfuit de la chambre; Francisque la suit aussitôt et ferme vivement la porte derrière lui... Je n'entends plus rien.

Nos rapports en demeurèrent là durant quelque temps; mais un jour Francisque entre précipitamment dans ma chambre.

Courez vite, je vous en prie, s'écrie-t-il, courez chez notre médecin... Elle est très-mal et je ne puis la quitter un moment.

Un quart-d'heure après, le docteur, au chevet de la malade, prescrivait des ordonnances. Il se retira, ne répondant que par monosyllables aux interrogations inquiètes de Francisque.

— Restez auprès de votre mère, lui dis-je, puisque vous ne voulez pas pour elle les soins d'une étrangère. Mettons en commun le prix de mes

journées et vivons ensemble. Nous compterons plus tard. Entre ouvriers, cela ne se fait-il pas souvent?

Il ne le voulut pas.

— J'ai quelque argent à la caisse d'épargne, me dit-il, j'irai jusqu'au bout.

— Mais, au moins, laissez-moi, ma journée finie, vous remplacer auprès d'elle pour vous délasser un peu !

Francisque me serra la main, les larmes aux yeux.

— Si vous me connaissiez, au lieu d'être si bon, vous me fuiriez !

Il me conduisit près de la pauvre femme, étendue sur son lit.

— Voyez, me dit-il à voix basse, pas un mouvement, pas une parole. Impossible de la tirer de cet assoupissement.

Il se pencha, entoura de ses deux bras le cou de la malade, couvrit des plus tendres baisers ses joues pâles et silonnées de rides et murmura des paroles indicibles, pleines de tendresse.

— Tu ne m'entends pas ; tu ne veux pas me regarder, tu ne reconnais pas ton Francisque d'autrefois ! Sais-tu que depuis des années j'attends un baiser... une parole, un regard !... Mère, veux-tu me faire mourir !... Comment veux-tu que je ne meure pas, si tu me refuses même ton regard !... Un regard, mère, un regard !

Et ses yeux, suppliants, fixaient ceux de la malade, immobile et impassible comme une statue.

Il revint près de moi.

— Voilà comment ma vie se passe. Je m'épuise en caresses et en larmes, inutilement. Elle est là, vivante en apparence ; mais elle ne me connaît plus : elle a perdu volonté, mémoire, sentiment, pensée. Elle est comme morte... Savez-vous qui l'a tuée, ma mère ?...

Il me regardait avec des yeux égarés.

Et alors il me raconta, à voix basse, une histoire amère, lamentable, hélas ! qui n'est pas rare parmi les jeunes gens de nos jours, livrés à leurs passions, meurtriers de leurs vieux parents, dont ils désolent les derniers jours par la dureté, l'abandon, l'oubli !

II.

A SEIZE ANS.

Dieu m'avait donné la meilleure des mères ! Je ne puis dire ses soins, sa sollicitude ; elle me choisit la meilleure école, m'y conduisait le matin, m'en ramenait chaque soir. Elle voulait que je fusse tout à la fois l'enfant le plus préservé, le meilleur, le plus heureux. Éprouvée dans son ménage par l'inconduite d'un mari chez lequel la passion du vin avait éteint tout sentiment du devoir, seule pour porter les charges de la famille, luttant sans cesse contre la misère, l'espoir et le bonheur de sa vie s'étaient concentrés en moi. Je lui tenais lieu de tout. Elle ne supportait les angoisses de la pauvreté, elle n'appliquait son industrie au

soutien de notre existence, que pour moi et à cause de moi. Si elle priait, si elle servait Dieu fidèlement, il semblait que ce fût surtout pour me donner l'exemple et m'obtenir des grâces.

Voilà la mère que Dieu m'avait faite ! oh ! je l'aimais bien aussi ! Combien de fois, tout petit, me suis-je jeté entre elle et mon père, la protégeant contre ses violences et le faisant reculer par mes cris et l'accent de mon amour ! Combien de fois, me privant de ma nourriture, amassant tout les petits bénéfices de mon apprentissage, à certains moments d'épreuve, lui ai-je apporté, tout joyeux, un petit trésor qui la tirait d'embarras et la comblait de joie, parce qu'il lui témoignait mon dévouement et mon bon cœur ! Alors, dans d'ineffables embrassements, je lui jurais que si j'étais tout pour elle, elle aussi était tout pour moi, et qu'un jour je lui rendrais peine pour peine, sacrifice pour sacrifice.

Mon père mourut, mon apprentissage s'acheva. Le moment était venu où l'aisance et la paix allaient entrer dans notre intérieur. Nous avions tant souffert ! J'étais beaucoup plus grand qu'on ne l'est d'ordinaire à seize ans ; j'étais un homme.

L'amour des mères, à cet âge, fléchit presque

toujours en sagesse. Il devient plus tendre, plus aveugle que jamais. Ma mère était folle de tendresse, d'indulgence et de bonté pour moi. Je me laissais adorer. Je devins soigneux et coquet de ma personne. Elle travailla jour et nuit pour satisfaire mes goûts de toilette, plus fière que moi encore de me voir beau et bien mis. Je ne pensais pas à toutes les peines qu'il lui en coûtait. Je commençais même à me montrer dur et exigeant. Malgré l'amour et la bonté de ma mère, mon intérieur me pesait. Les questions les plus simples sur mes sorties, mes rentrées, mes liaisons, m'irritaient. Après la journée de travail, je prenais mon repas à la maison et sortais aussitôt. Rarement je demandais à ma mère si elle désirait venir avec moi. Je rentrais à telle heure que je voulais. Souvent je mangeais au dehors et négligeais de l'en prévenir. Elle m'attendait toujours, retardant son dîner bien avant dans la soirée, obligée souvent de prendre seule ce repas du soir, attendu avec tant d'impatience, où elle pouvait s'abandonner à la joie de me voir, de m'embrasser, de m'entendre seulement parler ! Sublimes folies de mère, que nul amour au monde n'égalera jamais ! Je la faisais souffrir et je n'y pensais pas.

Elle ne se plaignait pas, ne m'adressait aucun reproche, à peine ce seul mot qui me poursuit encore comme un remord :

« Comme tu reviens tard? »

Misérable que je suis! je ne devinais pas les angoisses que je lui causais. Je gagnais de l'argent, j'étais utile à la maison. Je devins difficile pour ma nourriture. Au moindre accident survenu à la cuisine domestique, je rejetais loin de moi avec dégoût et humeur le plat qui me semblait mal assaisonné. Je quittais la table, la maison et allais brutalement dîner au restaurant. Quand je rentrais dans la soirée, je voyais bien que ma pauvre mère avait pleuré; mais je me croyais suffisamment justifié par la gravité de l'accident. Ma gourmandise stupide me faisait oublier notre pauvreté. Je ne réfléchissais pas à la susceptibilité de la ménagère blessée dans sa vanité et dans son amour maternel. Elle était si bonne, elle m'aimait tant, qu'il me suffisait alors d'une caresse, d'un baiser, d'un jeu d'enfant à ses genoux, pour ramener aussitôt la joie dans son cœur et le sourire sur ses lèvres.

III.

PAUVRE MÈRE.

Peut-être l'extrême indulgence de ma mère était-elle motivée par le pressentiment d'épreuves plus graves et d'orages prochains, pour lesquels elle réservait la fermeté dont elle avait usé dans mon enfance. Des troubles intérieurs m'assaillaient de plus en plus. Je devenais sombre et triste. Je brûlais du désir de connaître le monde et la vie, et je pris bientôt toutes les habitudes de mes camarades. Ma mère hasarda quelques observations. Je répondis par l'insolence. Enfin, j'allai au bal et je fus dès ce moment perdu. Ma mère le devina bien vite.

Toute son énergie se réveilla. Elle fut admirable de fermeté et de tendresse. Je fus indigne par ma dureté. Je ne quittai pour ainsi dire plus les barrières, et je me liai avec une multitude de jeunes gens à existence plus ou moins équivoque. Au milieu de cette vie de désordre, mes forces, ma santé dépérissaient. Mes yeux, brûlés par l'insomnie, l'abus du vin et des liqueurs, s'éteignaient dans ma pauvre tête. Je devenais presque aveugle! Quant à ma mère, je n'avais plus pour elle qu'injures et colères. Elle-même, poussée au désespoir parce qu'elle aimait le plus au monde, semblait avoir changé son amour en haine. Nous ne nous voyons qu'à peine, mais alors éclataient des scènes affreuses dont je ne puis perdre le souvenir!

..... Le jour de l'an approchait. Mes camarades proposèrent une grande orgie pour enterrer l'année. On convint de mettre chacun vingt francs à la masse. Toutes mes payes étaient mangées d'avance. Je n'apportais pas à ma mère la moitié de ce que je lui coûtais. Je lui demandai de m'avancer dix francs qui me manquaient, et je prétextai l'achat d'un outil indispensable. Elle n'avait rien, elle fut obligée de me refuser. Je m'emportai violemment et la fis pleurer. Le soir, en rentrant fort

tard, je trouvai sur ma table les dix francs. Elle avait mis en gage toutes ses robes ! Je m'endormis ne pensant qu'au plaisir du lendemain, sans m'inquiéter de ce qu'il coûtait à ma mère. Mais elle eut un vague soupçon que je la trompais. Dans la nuit, elle se releva furtivement, fouilla dans mes vêtements et trouva les dix francs que je lui avais cachés. Ce fut un coup terrible ! Ma dureté pour elle lui était révélée. Son cœur était brisé. Elle retint ses larmes, saisit tout l'argent, qui était véritablement le prix du sang !...

Mais une pensée, comme l'amour en inspire au seul cœur des mères, l'arrêta tout à coup :

« Ne m'a-t-il pas entendu dire bien des fois combien je désirerais une lampe pour travailler à la veillée ! N'est-ce pas bientôt le jour de l'an !..... S'il avait amassé cet argent pour me l'offrir ! »

Pauvre mère ! elle accueille avec bonheur cette pensée qui la console, remet tout l'argent qu'elle m'avait pris, s'accuse d'injustice et va prendre son repos, tranquille et pleine d'espoir.

Je n'avais fait aucune attention au désir de ma mère.

Bien entendu elle n'eut pas sa lampe.

La veille du jour de l'an, au lieu d'aller visiter

avec elle, comme autrefois, quelques vieux parents qui nous restaient encore, je passai la nuit entière avec mes amis.

Ma mère, dévorée d'inquiétudes, m'attendit jusqu'au jour.

Elle ignorait l'adresse de mon atelier, elle n'en connaissait que la rue. Elle se décide à entreprendre sa recherche parmi d'innombrables maisons. Elle part, interroge tous les concierges et découvre enfin mon patron. Il l'assure qu'il ne m'a pas vu de la soirée. Elle revient au logis, brisée par l'insomnie, les angoisses d'une si longue attente, les fatigues de la marche, une sorte de désespoir. Elle me trouve enfin à la maison et tombe sur une chaise, presque évanouie.

— D'où viens-tu, malheureux? murmure-t-elle.

— De l'atelier, où j'ai passé la nuit.

— Tu mens, s'écrie ma mère, en se redressant pleine d'énergie, tu mens !

— Comme il te plaira, dis-je en ricanant.

— Malheureux ! tu me tueras ; mais tu seras libre alors, et n'est-ce pas tout ce que tu désires ?

— *Je veux m'amuser !* m'écriai-je en fermant la porte avec violence, et je retournai à la barrière.

Je ne paraissais plus à la maison que pour me

déchaîner en emportements et en blasphèmes. Le vice m'abrutissait ; je n'étais plus seulement dur, pour ma mère, je devenais barbare. Non, je ne pourrai jamais dire toutes les douleurs dont j'abreuvais cette pauvre femme. Elle luttait encore comme mère ; elle m'aimait. Une mère aime toujours ! Elle ne désespérait pas de m'arracher au torrent qui m'entraînait ; menaces, douceur, tendresse, énergie, prières, elle employait sans relâche tous les moyens. Un autre combat l'épuisait, la misère ! Elle essayait de sauver notre pauvre intérieur d'un dernier naufrage. Elle se tuait de travail et de privations pour payer le loyer, éviter les dettes. Encore fallait-il qu'elle cachât soigneusement ses épargnes, car j'étais assez lâche pour la voler ! Sa vie s'épuisait dans ces luttes. Enfin, elle tomba malade. A peine si je m'en aperçus !

C'était il y a cinq ans, au carnaval ; je ne rentrai pas à la maison pendant toute une semaine. Les nuits succédaient aux jours, et les jours aux nuits ! les orgies aux orgies ! Je ne sais quelle folie s'était emparée de moi. L'effroyable tumulte du bal masqué, les tempêtes d'une musique infernale, les hurlements des danseurs, me donnaient

comme le vertige et je ne pouvais plus sortir du tourbillon fatal qui m'emportait.

Une nuit, ivre de vin, de danse et de bruit, au milieu des cris sauvages d'une ronde de débardeurs en furie, sous le feu mourant des lustres, une femme couverte de pauvres vêtements pénètre dans le bal, m'aperçoit, s'élance sur moi, m'enlace de ses bras...

J'essaie de m'arracher à ses étreintes, lui laissant entre les mains des débris de mon costume, mais elle s'attache à moi et ne me quitte pas !...

Alors, sans penser que c'était une femme, je lui jette au visage un violent soufflet !...

.... Elle roule à terre, ses cheveux blancs épars ! Puis, se redressant, l'œil hagard, elle étend sa main sur moi, et me désignant du doigt, elle pousse un cri, qui me renverse à mon tour !...

— Sois maudit !!!

C'était ma mère !

Je fus atteint d'une fièvre cérébrale. On me transporta à l'hôpital. J'ignore combien de temps j'y restai. Je guéris. Je demandai ma mère.

Elle était folle !

J'obtins sa sortie de l'hôpital, et je la pris auprès de moi.

Depuis cinq ans je ne l'ai pas quittée un jour. Je l'entoure de toutes les prévenances, de toute la tendresse que je puis. Je suis là, attendant un éclair de raison.

Oh ! si elle allait mourir sans m'avoir pardonné !

IV.

RÉSURRECTION.

Francisque pencha la tête, comme brisé lui-même.

Je ne savais comment le consoler ; la parole expirait sur mes lèvres. J'étais extrêmement ému.

Oh ! me disais-je, ces pauvres jeunes gens, altérés de liberté et de plaisirs, dégoûtés du foyer de famille et de ses tranquilles joies, murmurant dans leur cœur ce mot terrible, gros de tempêtes et de larmes :

Je veux m'amuser !

S'ils étaient là, s'ils voyaient ce spectacle, que diraient-ils ?

Ne seraient-ils pas, comme moi, émus de crainte et de douleur, et repoussant avec horreur la tentation qui les poursuit, ils se réfugieraient aussitôt au sein du foyer de famille, ne voulant plus désormais chercher ailleurs d'autres affections et d'autres plaisirs !

Après un long silence, afin de laisser le calme se faire dans nos cœurs, je pris la main de Francisque et lui dis doucement :

— Mon ami, vous ne vivez plus que pour attendre le pardon de votre mère !... Et le pardon de Dieu, y avez-vous pensé ?

Il me regarda avec étonnement.

— Que voulez-vous dire ?

— Je dis, repris-je avec force, que le pardon de cette femme n'est rien, si Dieu ne l'a pas aussi prononcé sur vous. Je dis qu'il faut que vous appeliez un prêtre et pour elle, et pour vous. Il apportera ici la consolation et la paix ; qui sait, peut-être aussi la guérison. A elle le sacrement des mourants ! A vous celui des pécheurs !

Le lendemain, un prêtre pénétrait avec moi dans la chambre de Francisque. Il le confessa, et administra la mourante.

A peine l'huile sainte eut-elle humecté sa poi-

trine, que ses yeux s'ouvrirent, lumineux de sérénité, de tendresse et de joie !

Le cœur de la mère était ressuscité !

Francisque, prosterné, cachait son front dans les couvertures, serrant dans ses mains la main froide et insensible de la mourante...

Tout à coup, il la sent remuer et presser doucement les siennes, il sent des larmes tomber sur elles, il se relève !

La pauvre mère, rendue un moment à la vie de l'âme, embrassait le front de son fils, y posait ses deux mains tremblantes et murmurait une dernière prière que les anges seuls entendirent !

Ce fut la fin ! Elle était morte !

Le lendemain du jour où Francisque rendit à sa mère les derniers devoirs, la France et l'Angleterre déclaraient la guerre à la Russie.

Ce jour-là, il entra dans ma chambre et me dit :

— Je pars !

— Où donc?

— A l'armée, dans le 3e zouaves, où je viens de m'engager !... Je pars achever l'expiation commencée, au service de notre seconde mère, la patrie !

Francisque est revenu de Crimée, avec la croix des braves.

Il a fait partie de l'expédition d'Italie :

Il est morten chrétien et en héros à la bataille de Solférino !

Priez pour lui !

COMMENT ON ARRIVE.

I.

L'ATELIER DE DÉCORATEUR.

— Satané farceur de Marcelin, qui n'est pas encore arrivé ! Et voilà qu'il est bientôt huit heures ! Quelle scie que le patron nous embarrasse comme ça de ces flâneurs d'apprentis ! Je devrais être parti pour les Champs-Élysées, il y a une demi-heure, et va falloir que je porte moi-même mes

échelles, mes boîtes et mes huiles ! Est-il permis !...

Ainsi s'exclamait M. Julien, ouvrier décorateur chez M. Rococo, la première maison de Paris pour les peintures des cafés et des boudoirs Pompadour, des comptoirs de distillateurs et des salons moyen âge. M. Julien portait les cheveux longs, une toque de velours à la Raphaël et un raglan d'assez bon goût ; avec cela, des traits réguliers, un visage pâle et un regard éteint ; une parole brusque, des expressions ronflantes et comiques, mêlées de jurons ; enfin un singulier mélange du genre artiste et du genre ouvrier.

L'atelier de M. Rococo ne contenait en ce moment, outre M. Julien, qu'un apprenti nommé Ernest Sergent, occupé à esquisser au fusin une corniche de Klagmann, et qu'un seul ouvrier surnommé Van Ratafia, Flamand de naissance, tête tondue et ridée malgré ses vingt-cinq ans, nez cramoisi, largement étoffé, placide par nature, et assez incliné à la bienveillance.

Les murs étaient garnis de plâtres, d'esquisses peintes et de fragments divers dans ce style bâtard, si à la mode aujourd'hui dans la décoration, où l'on emprunte à la Renaissance ce qu'elle a parfois

de bizarre, au Louis XIV, sa lourdeur, moins sa majesté, et au Louis XV, ses formes lâches, moins sa grâce coquette.

M. Julien arpentait à grands pas l'atelier, criant, pestant toujours après l'apprenti retardataire.

Au bout de cinq minutes d'évolutions et d'exclamations, il s'écrie :

— Décidément, je m'en vais. Quand le patron voudra qu'on travaille, qu'il nous donne des apprentis moins mauvais sujets.

— Allons, Julien, un peu de patience, disait Van Ratafia ; par la chaleur qu'il fait, le gamin aura pris une baignade en traversant le Pont-des-Arts.

— C'est ça, pendant que je suis sur les charbons et que je me mange les sens ! A-t-on jamais vu un moutard comme ça, pour lequel j'ai les bontés les plus paternelles, qui, grâce à mes soins, à peine âgé de quatorze ans, vous culotte une pipe, vous siffle un petit verre et danse la polka comme un noceur fini ; un galopin que je lance dans la vie artiste et auquel j'avais promis la décoration du café Mabille, une fameuse occasion d'apprendre le style décoratif. Malheureux moutard, qui perd son avenir !... Décidément, je pars à Bercy, le temps est divin pour une partie de canot.

— Julien, tu sais que le patron a un dédit de trois mille francs si son café n'est pas terminé dans huit jours, et c'est qu'il y a de l'ouvrage! Qu'est-ce qui t'empêche de prendre Ernest; c'est un bon garçon, ça a besoin d'être un peu dégourdi, mais c'est ton affaire.

Julien réfléchit un instant.

— Arrive ici, moucheron, s'écrie-t-il d'une voix de tonnerre.

Ernest, tout saisi, recule au fond de l'atelier.

— Mais sont-ils gentils, sont-ils intéressants, ces amours d'apprentis. C'est étonnant comme ils ont de la bonne volonté et de la complaisance. N'aie pas peur que je t'avale; approche donc, et écoute-moi... Allons, un peu plus près que ça... Voyons, que je juge ton physique; bien en face, c'est ça... Visage d'enfant de chœur, bichonné par sa maman... Ça changera, ou nous verrons bien.

Écoute... As-tu envie d'arriver?

— Oui, m'sieur.

— Marcelin, par sa faute, perd une belle occasion de se montrer et d'apprendre. Je te prends à sa place, je te donne mes dessins, je t'indique les couleurs, tu n'as plus qu'à remplir, et je termine par la touche du maître. Tu comprends. C'est qu'il

s'agit du plus beau bal de Paris; ça me fera un nom, au patron de l'argent, et à toi, le premier pas pour arriver, mais il faut réussir.

— Je réussirai !

— Un instant, moutard ! Tu ne me fais pas l'effet de te douter du chic artiste. Un décorateur, ça n'a pas d'eau sucrée dans les veines. Ça doit avoir le feu sacré ; tu ne le trouveras pas dans la chaufferette de ta mère, mais à l'estaminet, dans un verre de punch, dans un joli bal, et ailleurs. Faut se monter l'imagination, gamin ; faut se fouetter le sang. Les vrais artistes sont des viveurs finis. Les gens rangés sont des épiciers, ils n'arrivent à rien. Veux-tu de l'argent, gamin, de la gloire et du plaisir? fais la vie, mon enfant! T'es jeune, tant mieux, tu commences de bonne heure, tu dépasseras les autres. Allons, est-tu parti ?... Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça?

En effet, il y avait à la fois dans l'expression d'Ernest un saisissement de joie et d'espérance, mais aussi une sorte d'effroi de ce qu'il entendait.

— Allons, dépêchons-nous, cria Julien, qui ne s'imaginait pas que sa morale pût ne pas être du goût de tout le monde.

En un clin-d'œil Ernest fut chargé de tous les

bibelots artistiques de M. Julien, et le suivait à distance. Nous les laisserons se diriger vers les Champs-Élysées.

Restons à l'atelier, en attendant l'arrivée de Marcelin.

II.

MALHEUR AUX FAIBLES.

Un quart-d'heure après, Marcelin, tout essoufflé, tout en nage, se précipitait dans l'atelier.

— Trop tard, s'écria-t-il, en faisant d'un coup d'œil l'inspection de la salle vide; il est parti, et avec qui?

— Avec Ernest, dit Van Ratafia.

— Avec Ernest! c'est une injustice; moi, le plus ancien de l'atelier.

— Les absents ont tort, mon vieux. Pourquoi n'étais-tu pas là? C'est ta faute.

— Ce sournois d'Ernest, murmura Marcelin avec

un geste menaçant, je le repincerai ; il s'en repentira.

— Bon ! voilà qu'il s'en prend à Ernest, maintenant, un si bon camarade !

— Il sera cause d'un malheur !

Marcelin, les bras croisés, était tout pâle de colère.

— Allons ! allons ! qu'est-ce qui te prend, s'écria l'ouvrier ? A-t-on jamais vu cette jalousie ! Tu n'avais qu'à être exact, ça ne serait pas arrivé.

— Faut-il que j'aie peu de chance ! répétait Marcelin.

— Si ça n'arrivait qu'une fois en passant, on t'excuserait, mais c'est tous les jours la même chose ; une nouvelle histoire tous les matins !

— J'étais pourtant bien décidé à venir à l'heure, reprit Marcelin, j'étais même parti un quart-d'heure plus tôt qu'il ne fallait. En passant sur le Pont-Neuf, j'ai vu des camarades qui prenaient un bain de pieds dans la rivière. C'est ça qui me rafraîchirait joliment, moi qui ai pas mal de courses à faire aujourd'hui. — Prends garde, que je me dis en même temps, tu vas te mettre en retard, — mais j'ai encore un quart-d'heure, c'est bien plus qu'il ne faut pour arriver. — Si je regardais

seulement les autres, rien qu'un petit instant... Père Ratafia, j'ai regardé, et sans m'en apercevoir, j'ai descendu le pont, puis le quai, puis l'escalier. J'avais le cœur serré, je sentais que je faisais mal... Père Ratafia, j'ai pris la baignade complète. Faut-il avoir peu de tête et de volonté !... Non d'une pipe. Je m'étais pourtant bien promis ce matin en m'éveillant d'arriver le premier de tous !

— C'est heureux, petit, qu'il ne se soit agi que d'une baignade; mais il est à craindre que lorsque tu seras tenté d'une mauvaise action, tu n'aies pas plus de courage pour résister. Faut avoir plus de moëlle que ça, mon vieux ; ça n'est pas comme ça qu'on arrive.

Marcelin ne répondit pas; il tomba tout accablé sur un tabouret et se mit à pleurer.

III.

LA VERTU, C'EST LA FORCE.

Il est six heures et demie du soir; la journée de labeur est terminée. On voit de toutes parts les rues de Paris sillonnées par des troupes d'ouvriers qui s'en retournent à leurs demeures. Ernest est de retour, il a pris en hâte le modeste repas préparé par sa mère. Au mois de juillet, à sept heures, il reste encore deux heures de jour. Après le repas, que faire lorsqu'on a bien travaillé toute une journée, sinon prendre une innocente récréation ? Il y en a de toute espèce pour l'apprenti. Il peut aller se promener : rien d'agréable comme la promenade à la tombée du jour, quand une douce fraîcheur

passe dans l'air. Il peut aussi faire une partie avec les camarades dans quelque endroit propice, et l'apprenti n'est pas exigeant. D'autres vont aux cours du soir; quelques-uns fument une cigarette sous la porte cochère avec un air rêveur. D'autres enfin, préfèrent à tous ces divertissements un petit supplément de sommeil, et s'en vont paresseusement se coucher.

Ernest, en sortant de table, passe à son atelier. C'est un coin de la chambre, auprès de la fenêtre, où le papier de la muraille est garni de dessins et de gravures, de plâtres à bon marché, posés sur des consoles ou cloués au mur. Sur une petite table, dans un verre d'eau, quelques fleurs naturelles sont groupées avec des branches de vigne et des feuillages enlacés. Ernest, un portefeuille sur les genoux, essaie de copier le gracieux modèle qu'il a disposé et que le soleil vient dorer de ses plus chauds rayons. La mère d'Ernest a rangé le petit ménage et se tient derrière son fils. Elle se tait, elle admire et distrait parfois le jeune artiste par une caresse ou un baiser.

Tout à coup on frappe vivement à la porte, on sonne à la fois, on appelle en même temps. Madame Sergent s'empresse d'ouvrir : c'est la voisine

et son mari qui se précipitent dans la chambre. Ce n'est rien de facheux, sans doute, que vient apprendre madame Ripau, car elle est toute rouge de bonheur, et son mari a peine à la modérer.

— Un billet du Cirque pour quatre personnes, dit la bonne voisine en faisant papilloter au-dessus de sa tête un billet jaune, et en tournant autour de la chambre avec toutes sortes de rires et de cris de joie.

— Allons vite, madame Sergent, vous n'avez que le temps de mettre votre châle et votre bonnet : ça doit être déjà commencé. Et toi, Ernest veux-tu bien laisser-là ton ouvrage et venir avec nous!

— Un billet de spectacle, dit Ernest en sautant avec la voisine.

— Vas-y Ernest, dit madame Sergent. Merci pour moi, mes bons amis, je suis trop souffrante pour me coucher tard; vous connaissez mes habitudes ; je suis trop vieille pour en changer. Allons, vite, Ernest, Ernest; habille-toi donc.

— Comme vous voudrez, voisine, dit M. Ripau. Vous avez tort de ne pas profiter de l'occasion. Mais qu'à donc Ernest, il ne bouge plus !

— Hélas ! dit tristement l'apprenti, je refléchis que je ne puis y aller J'ai promis ce dessin à

mon contre-maître pour demain matin. Si je lui manque de parole, il est capable de donner mon ouvrage à un autre.

— Allons donc, tu diras qu'on t'a emmené au spectacle, ça t'excusera.

Ernest regardait l'éloquente madame Ripau, et son dessin inachevé ; il hésitait beaucoup entre son devoir et son plaisir...

— Il faut te décider, criaient à la fois sa mère, madame et Monsieur Ripau.

— Eh bien, je reste, s'écria Ernest avec fermeté.

Et reprenant aussitôt sa place et son carton sur ses genoux, il continua tranquillement son dessin.

Madame Sergent renouvela ses excuses à monsieur et madame Ripau qui se retirèrent très-étonnés et se hâtèrent de monter l'étage au-dessus pour faire partager leur bonheur à des voisins moins singuliers.

Ernest ne dit mot et travaille avec ardeur. Le jour baisse, mais le dessin s'achève. Madame Sergent est toute émerveillée. Ernest ne paraît pas mécontent de son ouvrage. La composition est gracieuse, le dessin est franc et hardi ; il manque peut-être au jeune artiste cette habileté de main

que donne l'habitude, mais il a pris la nature sur le fait. Ernest le sent et le comprend; il est heureux!

— Allons, c'est très-bien, mais tu es fatigué, et il est temps d'aller te reposer. Fais ta prière, et déshabille-toi.

— Mère, il faut que je sorte.

— Et où vas-tu à cette heure-ci?

— Tu oublies donc que c'est aujourd'hui samedi.

— Tu vas te confesser?

— Oui, petite mère.

— Allons, va, et ne rentre pas trop tard.

— Sois tranquille, je n'en peux plus, et, si je m'écoutais, je mettrais la chose à demain. Aussi avant dix heures, j'espère bien être de retour; et n'en dormir que mieux. Ne m'attends pas et ne sois pas inquiète!...

IV.

MORALE EN ACTION.

— Fait-il son fier à cette heure, M. Ernest! le voilà qui méprise les camarades, et il passe à côté d'eux sans même leur dire bonsoir.

Ernest, absorbé dans la préparation de l'action qu'il allait faire, entendit néanmoins ces interpellations, et chercha autour de lui de qui elles provenaient.

C'était Marcelin, la pipe à la bouche et les mains dans les poches, qui s'en allait à petits pas du côté de la barrière.

— Ah! te voilà, s'écria Ernest avec une vive

expression de plaisir; je suis joliment content de te rencontrer. Allons, voyons, tu n'es pas en colère contre moi de ce que M. Julien m'a pris à ta place. Pour peu que cela te chagrine, je lui donne ma démission, car, c'est mon système, les amis avant tout!... Mais quelle mine tu me fais, tu es donc fâché?

— Oui, que je le suis, fâché, et très-fâché. Ce n'est pas bien à un ami d'école, de catéchisme et de patronage de vous faire une guerre de sournois et de tartuffe. Je ne te croyais pas si cafard.

Ernest, tout abattu de ces reproches grossiers, ne s'en blessa pas néanmoins.

— Voyons, Marcelin, lui dit-il en essayant de passer son bras sous le sien, tu es de bien mauvaise humeur ce soir; tu regretteras plus tard ce que tu viens de me dire. Tu me fais beaucoup de peine, Marcelin; je n'ai pas de meilleur ami que toi, je me mettrais dans le feu pour toi; tu me connais, quand j'aime quelqu'un, ce n'est pas à demi. Souviens-toi donc que nous sommes amis depuis que nous nous connaissons nous-mêmes!

— C'est justement ce qui fait le plus beau de ton affaire. Enlever son ouvrage à son meilleur ca-

marade, l'humilier comme tu as fait... Oh ! c'est bien mal... tiens... va-t-en... autrement !...

Ernest aimait trop Marcelin pour se mettre en colère de ses injures; son cœur était blessé, il pleura sans pouvoir lui répondre.

Marcelin s'abandonna alors à tout son ressentiment, et acheva d'écraser son pauvre camarade par les reproches les plus injurieux.

Ernest dévora cet affront; habitué à se vaincre, il eut le courage de garder le silence, et de laisser Marcelin exhaler sa mauvaise humeur.

Marcelin fatigué, se tut.

— As-tu fini, lui dit doucement Ernest?

— Oui, j'ai fini, et c'est fini aussi entre nous.

— Tu ne veux pas m'écouter?...

— Dis tout ce que tu voudras...

— Eh bien, pour te prouver que je n'ai pas voulu te faire de tort, je te répète que je suis tout prêt à te céder mon travail, dussé-je quitter l'atelier de M. Rococo, et me placer ailleurs. Voyons, es-tu content maintenant?

— C'est inutile, le patron m'a déjà mis à la porte.

— Mais, est-ce ma faute, si tu es toujours en retard, si tu manques si souvent à l'atelier et si tu t'appliques si peu à ton ouvrage? Je t'avais prédit

cela depuis longtemps, mais tu n'as pas voulu m'écouter. Tu changes joliment, va; autrefois tu étais si bien, tu étais si pieux, tu aimais tant le patronage.

— Allons, pas tant de morale, si tu veux me prouver que tu es vraiment mon ami, rends-moi un service.

— Tout de suite, lequel?

— Prête-moi quarante sous.

— Pour aller à la barrière, avec les mauvais sujets de l'atelier! C'est fini de toi si tu continues, mon pauvre Marcelin.

— Du tout, je saurai me modérer, n'aies pas peur; mais j'ai rendez-vous avec des camarades qui doivent me procurer de l'ouvrage; si je n'ai pas de quoi leur payer une politesse, je perds une bonne occasion; tu comprends bien que ce n'est pas avec quarante sous, à trois ou quatre que nous sommes, que nous allons nous payer une noce.

— Marcelin, voilà quarante sous, mais sois raisonnable.

— Sois donc tranquille, et sans rancune.

— Nous voilà bons camarades comme autrefois.

— Certainement! Tu sais, je suis bon enfant; à demain, au patronage.

— Oui, oui, au patronage.

Ils se séparèrent; Marcelin prit à gauche et Ernest à droite : l'un s'en allait à la barrière, l'autre à la maison du Seigneur. Ne suivons pas Marcelin. Entrons avec Ernest dans l'oratoire où l'aumônier du patronage reçoit ses nombreux pénitents.

Il y a de bons enfants, désireux d'avancer dans le bien, qui, outre la confession de leurs fautes, ouvrent leur cœur à leur confesseur et lui font part des dispositions de leur âme, de leurs tentations et de leurs combats. Cela s'appelle la direction, pratique très-utile pour vaincre ses défauts et éviter bien des chutes. Si la confession efface les péchés, la direction les prévient souvent. C'est ainsi que fit Ernest, après s'être acquitté du pieux devoir qu'il venait de remplir.

— Allons, mon enfant, comment allez-vous aujourd'hui ?

— Mon père, répondit Ernest, je sens ma piété se refroidir ; je ne pense qu'à mon travail et ça m'absorbe tout entier. Mon imagination marche sans cesse. Je me vois ouvrier, patron, entrepreneur. Que sais-je ? J'en rêve la nuit et je ne pense plus qu'à cela !

— C'est très-bien d'aimer son état, mon enfant ;

mais croyez-moi, donnez avant toutes choses votre cœur à Dieu, et vous n'y perdrez rien. Il le gardera pur et énergique, et alors le succès dans votre carrière ne vous manquera pas. La force d'âme nécessaire à l'homme pour faire son chemin dans le monde s'acquiert surtout dans les combats que la vertu livre aux mauvais penchants. Elle inspire la persévérance, le bon ordre dans les affaires et la prudence ; elle rapporte plus que les plus belles inventions, les jeux de Bourse et les mines d'or de la Californie. La force d'âme qui fait les saints, fait aussi les riches et les puissants du siècle.

— Oh ! la force ! que c'est difficile.

— Oui, et pourtant elle est à qui la veut ; mais à qui la veut sincèrement. Dieu l'accorde à la prière, aux sacrements et aux combats courageux ; mais il faut combattre ; autrement le pauvre cœur, lâche et paresseux, devient impuissant à tout bien, à l'épreuve, au travail. On n'est jamais qu'un être vicieux et dégradé ; on reste le dernier des hommes !

Ernest, fortifié par ces bonnes paroles, retournait au logis maternel, le corps fatigué d'une journée si laborieuse, mais le cœur renouvelé et tout rempli d'espérance. Il s'en allait d'un pas léger au milieu de la foule bruyante qui revenait de

la barrière. Il n'y faisait aucune attention, et les yeux levés vers la voûte azurée du ciel, qui lui renvoyait la fraîche brise des nuits d'été, il récitait tout bas son chapelet caché au fond de sa poche.

Tout à coup, sous un bec de gaz, un affreux spectacle s'offre à lui. C'est un brancard, escorté par des soldats, où gît, couvert de boue et de sang, un individu demi-nu, poussant les rauques gémissements et les paroles entrecoupées de l'ivresse.

Il reconnaît Marcelin que l'on conduit au poste.

Ernest, éperdu, se mêle à la foule qui entoure le brancard et le poursuit de ses hurlements et de ses grossières injures.

Il s'élance dans le corps-de-garde, conjure l'officier de lui abandonner Marcelin, et le réclame comme son frère.

Une brusque parole coupe court à ses prières.

— Ce misérable n'est pas seulement un ivrogne, c'est un voleur !...

Ernest accablé retourne chez lui et murmure tout bas :

— Mon Dieu, merci de vos grâces, mais ayez pitié du pauvre Marcelin !

V.

AUX TUILERIES.

Six années se sont écoulées. Marcelin est détenu à la Roquette, où il restera jusqu'à vingt-un ans.

Ernest est devenu un des plus habiles décorateurs de Paris ; il est attaché au ministère d'État pour la décoration des palais impériaux. Il n'a pas eu seulement une heureuse chance dans un si rapide succès ; il l'a rudement acheté par une vie de travaux pénibles et de continuelles victoires sur la paresse et l'attrait du plaisir. Il n'a point passé ses soirées à l'estaminet, ni ses dimanches et ses lundis en parties de plaisir ruineuses et coupables. Il a

brisé avec les camarades dangereux quoiqu'il en coutât à son cœur bon et aimant. Il s'est livré tout entier aux études sérieuses de son art; aimant passionnément son état, bien loin de le regarder comme une dure nécessité à subir, passant quelquefois les nuits à dessiner, à peindre, à modeler, approfondissant tous les styles, et se livrant surtout à l'étude de la nature, qui en a fait un véritable artiste. Bon fils et chrétien fidèle, Dieu lui a donné la force; la persévérance lui a mérité le succès.

On se souvient des grands travaux que l'Empereur fit exécuter à Paris, à l'occasion de son mariage; tout ce que Paris renferme d'artistes distingués et d'ouvriers habiles, exécutèrent à l'envi les plus ravissantes créations. Ces merveilles resplendirent au palais des Tuileries, dans les appartements de l'Impératrice, où s'épuisèrent toutes les recherches de l'art et les trésors d'une incalculable richesse.

L'architecte du palais confia la décoration du boudoir à Ernest Sergent.

Un jour qu'Ernest avait été appelé pour retoucher quelques détails de la décoration, l'Empereur et l'Impératrice entrèrent à l'improviste et le surprirent au travail.

L'un et l'autre lui adressèrent quelques paroles flatteuses, et, frappés de l'air modeste, de la noble simplicité du jeune artiste, ils se plurent à lui laisser un témoignage de leur munificence.

L'Empereur lui remit une médaille d'honneur, et l'Impératrice une bague d'un grand prix.

Ernest tomba presque à genoux, balbutiant des mots entrecoupés.

— Sire, s'écria-t-il enfin, ces présents sont bien précieux pour moi, et pourtant j'ose encore demander quelque chose à Votre Majesté.

— Quoi donc? dit l'Empereur avec bonté.

Esnest, enhardi, jeta sur l'Impératrice un regard d'ardente supplication.

— Sire, mon meilleur ami, mon camarade d'enfance, un cœur bon, mais faible, a été entraîné au mal, il a commis une grande faute; il a été condamné à la prison et il doit y rester jusqu'à vingt-et-un ans. Sa jeunesse est perdue, flétrie et déshonorée. Sire, au nom de sa vieille mère, au nom du bon Dieu qui bénira votre règne; Sire, ni or, ni récompense pour moi, mais grâce pour mon frère et mon ami !...

L'Impératrice, très-émue, regarda l'Empereur qui lui sourit; elle releva le jeune ouvrier.

— Vous êtes un vrai artiste et un noble cœur, dit-elle... consolez-vous... et allez dire à la pauvre mère que l'Empereur a fait grâce à son fils.

Ernest a recueilli près de lui le pauvre Marcelin grâcié. Ses exemples et ses conseils lui ont donné du courage. Il lui répète souvent :

« La voie étroite de l'Evangile est plus souvent qu'on ne pense le chemin de la fortune.

« Apprendre à se vaincre, est le secret de parvenir.

« Prier et combattre, c'est ainsi qu'on arrive ; — c'est la vertu, — c'est le bien-être sur la terre, — c'est le bonheur au ciel ! »

TROIS DÉVOTS.

I.

CHRYSOSTOME BALOCHARD.

A voir notre ami Chrysostôme, on ne le soupçonnerait guère de faire partie d'une société de patronage, et de remplir ses devoirs de chrétien, car il a tout à fait le genre des petits jeunes gens qui ont laissé de côté depuis longtemps toute pratique religieuse, font tout ce qui dépend d'eux pour

se donner des airs noceurs, s'imaginent ne plus croire à rien et s'en vantent.

Il porte son chapeau de travers, sa blouse débraillée et se dandine en marchant, la pipe ou la cigarette à la bouche.

Il joue au billard avec acharnement, est abonné à tous les journaux de romans qu'il dévore, se paye souvent le théâtre, n'importe lequel, et se permet sans scrupule les bals de la barrière.

Chrysostôme ne s'en croit pas moins fort dévot, car il va à la messe le dimanche avec le patronage et fait ses pâques. Un mot lui suffit pour expliquer à lui-même et aux autres cette conduite contradictoire : *Il a sa religion à lui*. Voilà qui justifie tout et coupe court aux observations quelconques. Il est même surpris que tous les dévots n'en fassent pas autant, et appelle volontiers hypocrites ceux qui ne mènent pas de front les deux manières de vivre. Ce mélange de religion et de mauvaise conduite se rencontre très-souvent chez certains jeunes gens; les impressions d'une éducation chrétienne ne sont pas complétement effacées. Ils n'ont pas le courage de résister à leurs passions et aux entraînements de l'atelier, et ne veulent pas néanmoins s'avouer à eux-mêmes leur faiblesse. Ils désirent

rester chrétiens, disent-ils, tout en s'amusant, et il se fait alors dans leur intelligence et dans leur cœur le plus bizarre amalgame qu'on puisse imaginer.

Chrysostôme manque la messe pour une partie de bain, la visite d'un camarade, une imperfection dans sa toilette, et s'en va pourtant communier bravement à la réunion suivante... Ça lui coûte si peu, il est vrai. Au confessionnal, il ne fait guère qu'entrer et sortir, bien entendu, presque sans prière ni avant ni après. Il est toujours fort pressé dans ces circonstances-là. Il faut le voir ensuite pendant la messe, sans livre, la tête et les jambes agitées sans cesse. Il ne fléchit guère le genou qu'à l'élévation... et encore ! Il s'en va à la sainte table les bras balants, la tête hardie, et en revient à grands pas. Quant à l'action de grâces, le moment le plus précieux et le plus doux pour une âme pieuse, il en ignore absolument l'usage, et chez lui, l'appétit ouvert dès le matin est une raison péremptoire qui l'emporte sur toute considération.

Oh ! le singulier dévot que notre ami Chrysostôme.

J'avoue que pour moi je ne comprends absolu-

ment rien à ce mélange. Que tout le monde n'embrasse pas la vie pieuse et ne sache pas le bonheur qu'on peut y goûter en s'y livrant de tout son cœur, je ne le vois que trop; qu'on cherche alors d'autres bonheurs et qu'on adopte la vie d'estaminet ou de cabaret, quand on n'en connaît pas de meilleure, je me l'explique encore, mais qu'on allie si aisément des habitudes si contraires, la messe et le bal, les sermons et le cabaret, qu'on aille ainsi tour à tour du bon Dieu au diable, et du diable au bon Dieu, de la barrière au patronage et du patronage à la barrière, voilà, ce qu'en vérité je ne peux pas comprendre, surtout de la part des apprentis et jeunes ouvriers de notre pays, dont la conscience est si délicate et si franche, le jugement si sûr, le cœur si droit.

Il est bien vrai de dire que cet étrange phénomène est de courte durée, et que l'on prend assez vite le parti de trancher les choses catégoriquement.

Ainsi, on commence d'abord par quitter le patronage, et sans avertir ni remercier personne. Puis on ne donne plus rien à sa mère de l'argent qu'on gagne. On garde tout, et on ne s'occupe pas si elle en souffrira. Une fois dans cette voie, la

pente est bien rapide. On va fort vite, de chute en chute, de dégradation en dégradation, on tombe au plus bas. Après Dieu et la famille abandonnés, c'est le tour du travail! On ne veut plus rien faire on veut se promener, se ballader, rigoler et ne pas travailler. Comment finit-on? Par le bagne ou l'hôpital!

Ne cherchons pas ainsi à associer le devoir et le plaisir, ne donnons pas dans ce triste piège. A Dieu seul! à Dieu tout entier, sans partage, sans retour. Non! la piété n'est pas réservée aux saints et aux moines. Elle est utile à tous, mais surtout à ceux qui, par leur âge et leur situation dangereuse dans le monde, ont besoin de recourir aux moyens les plus puissants pour se sauver. Avouons-le, mes chers amis, ils faut que nous soyons tout entiers à l'un ou à l'autre, à Dieu ou au démon, par la pensée, le cœur, les sens, la vie tout entière.

Ah! n'hésitons pas! N'ayons pas peur d'être trop pieux, ou nous serons bientôt perdus parmi les plus impies.

Pour nous il n'y a pas de milieu.

II.

SÉRAPHIN TARTINI.

Son patron est dessinateur pour les ornements d'église et sa patronne est pâtissière. Les deux établissements n'en font qu'un. — M. Goupillon a son atelier dans l'arrière-boutique et les gâteaux se confectionnent dans la cave. De cette façon Séraphin est dans une position assez délicate, dessinateur élève et patissier amateur, entre la conscience et l'estomac, la tentation et le devoir. Quelle dangereuse situation! aussi M. Goupillon l'a-t-il bien compris et n'a-t-il accordé ses entrées à son apprenti que dans l'atelier de dessin, et lui a-t-il

interdit absolument le laboratoire des petits pâtés et des tartes aux fraises. La vue rapide et le simple odorat des ces intéressants produits lui ont été néanmoins permis par une condescendance forcée. Heureusement que Séraphin est un petit ange de piété. Il a fait des petites chapelles dès sa plus tendre enfance. Avec l'âge, ses talents se sont perfectionnés. Aussi possède-t-il au pied de son lit une chapelle à la Sainte-Vierge, avec des chandeliers en papier doré, des lustres en carton, et un autel en sucre, tellement orné de fleurs, de petits pots et d'imageries de toute couleurs, que M. le curé s'il la connaissait, en serait certainement jaloux.

Séraphin y dit exactement la messe avec une chasuble de papier qu'il a peinte lui-même. Il y chante des hymnes de sa composition sur tous les tons, tantôt en chantre, tantôt en enfant de chœur, avec une basse-taille à faire honte au charbonnier voisin, avec un soprano à donner des frissons.

Ne croyez pas que Séraphin soit un petit dévot, triste et maussade. C'est un saint de très-bonne humeur. Il réserve toute sa gravité pour sa paroisse de papier; mais il est plus diable qu'un autre, s'il s'agit de rire et de faire une partie. A l'école, comme au patronage, il a été et il est en-

core le boute-en-train de toutes les récréations.

Pour dire toute la vérité, il faut bien avouer que le pieux Séraphin n'a pas le caractère toujours égal. Il passe fort vite d'un extrême à un autre. Ou il rit comme un fou, ou il est triste comme un bonnet de nuit. Il vous fatiguera de ses caresses et prendra tout à coup la mouche, au moindre mot, tout en colère et au moment de se battre. Un beau matin, il arrive au patronage le premier de tous, et avec de si joyeux ébats, qu'on l'entend venir de loin, du bout de la rue. Le jour suivant, il se présente presqu'au moment du départ, grave, triste, marchant à petits pas, le nez baissé, comme s'il entrait au confessionnal.

Il restera six semaines, deux mois sans communier et se confesser ; une idée qui lui prend. Puis, voilà qu'il se confesse tous les huit jours, deux ou trois fois par semaine. Tous les soirs il ira à l'église. Il se tiendra pendu constamment au bras de M. l'aumônier. Il aura des scrupules, des directions à prendre, des embarras de conscience à n'en plus finir. Il se croit décidément une vocation, veut dire adieu à ses crayons et aux tartes de madame Goupillon pour apprendre le latin, le grec, etc..., et aller en Chine ou en Angleterre !

Et puis, tout à coup, voilà qu'on n'entend plus parler de Séraphin pendant un mois. Qu'est-il devenu? Ses camarades inquiets le demandent! Enfin, le voici ; il a été très-malade, ce qui ne l'a pas empêché d'aller à Saint-Cloud, à la foire aux mirlitons, au bain, à Sainte-Geneviève, à l'Hippodrome et chez les Frères de son école, qu'il n'avait pas vu depuis un an.

Séraphin pleure chaque fois qu'il fait la sainte Communion. Séraphin prêche ses camarades dissipés à l'église. Séraphin a converti une fois Chrysostôme Balochard, que vous connaissez, et l'a décidé à faire une confession qui lui coûtait beaucoup; mais, à partir de ce jour, Balochard est devenu l'intime de Séraphin, et il l'a entraîné au café Mauresque de la barrière du Maine, prendre une bouteille de bière de Strasbourg, un verre d'absinthe et fumer une cigarette. Heureusement que Séraphin, qui faillit avoir le choléra des suites de cette débauche, a planté là son dangereux converti et a fait pénitence... pendant un jour!...

Au patronage, Séraphin a une réputation contestée ; une religion si mal entendue, qui se satisfait de paroles et de sentiments, et passe sans cesse d'accès de ferveur exagérée à un relâche-

ment complet, n'inspire de confiance à personne. Il mécontente les enfants vraiment pieux, dont sa conduite compromet l'influence et l'autorité. On l'appelle souvent hypocrite ; on ne s'en gêne pas, surtout aux récréations, quand il s'entête, chicane ou triche effrontément.

A l'atelier, on n'est pas plus indulgent; il n'y est pas heureux. Bavard comme une petite fille, il dit tout ce qui lui passe par la tête et initie patron, patronne, ouvriers et apprentis au secret de toutes ses dévotions. Son chapelet tombe de ses poches au milieu de l'atelier ; ses médailles et ses scapulaires sortent constamment de sa chemise, habituellement détachée. Comme il répond parfois avec esprit aux railleries peu catholiques que lui attirent sa légèreté et ses imprudences, il fâche tout le monde contre lui. On ne l'aime pas. Ses défauts graves, mêlés à sa dévotion affectée et peu sérieuse , sont une occasion de scandale. Sa paresse, ses caprices, ses humeurs fantasques, sa gourmandise lui sont reprochés avec aigreur.

A chaque faute ou manquement, grave ou de peu d'importance, on ne manque pas de lui jeter au nez que les apprentis qui ne vont pas à la messe sont meilleurs que lui. On le menace de lui retirer

ses pour-boires, de le faire venir le dimanche, etc.; s'il ne cesse pas toutes ses momeries auxquelles on attribue ses défauts. On ne l'appelle plus Tartini, son légitime nom de famille, mais *Tartufini*, affreuse injure qui signifie achevé tartuffe, ou hypocrite premier numéro.

Séraphin est persuadé que la piété consiste dans les pratiques extérieures. Quand il a prié avec une ferveur sensible, il croit qu'il aime beaucoup le bon Dieu et qu'il est un petit saint. Il ne sait pas que le bon Dieu ne se contente pas des paroles, mais qu'il veut des œuvres.

« Ceux, dit-il dans l'Évangile, qui me disent : Seigneur, Seigneur ! n'iront pas dans le royaume des cieux, mais ceux-là qui font la volonté de mon Père ! »

« Le ciel souffre violence et il n'y a que les violents qui l'emportent ! »

III.

TIRE-BAGUE.

Voulez-vous savoir ce qu'il faut faire pour avoir une religion agréable à Dieu, méritoire pour soi-même, utile à tous, voyez comment s'y prend Tire-Bague. Sa piété est simple, mais elle est exacte et régulière; elle ne frappe personne par sa ferveur. Il ne reste pas à la chapelle une demi-heure après les autres pour essayer tout de bon à tomber en extase, mais on ne l'entend guère murmurer contre ses supérieurs, répondre en colère quand ses camarades le dérangent ou lorsqu'on lui adresse un reproche avec quelque vivacité. Tire-Bague est

toujours le même, égal, gai, doux, affectueux, fidèle, obéissant, charitable.

N'a-t-il aucun défaut? Au contraire, il en a beaucoup : il est taquin, tracassier, porté au plaisir, bavard, étourdi, autre chose encore, peut-être, mais qu'il ne cache guère quand on l'interroge, tant il est franc et ouvert. Ne nous imaginons pas que les saints n'ont eu ni défauts, ni mauvais penchants, ni tentations. Ils en avaient comme les autres et souvent plus que les autres ; mais ils les combattaient ; et c'est précisément le moyen dont le bon Dieu se servait pour les sanctifier davantage. Ce ne sont pas nos qualités naturelles qui nous rendent agréables à Dieu, mais notre fidélité. Plus les attaques du démon sont furieuses, persévérantes et violentes, plus la victoire est belle, méritoire, la grâce abondante. Le journal de Tire-Bague, où il a écrit chaque jour ce qu'il fait pour le bon Dieu et ce qui lui arrive, afin de se rendre compte de ses progrès, nous montrera les efforts sérieux d'un bon enfant pour servir le bon Dieu de tout son cœur, au milieu des épreuves et des périls de l'apprentissage.

JOURNAL DE TIRE-BAGUE.

APPRENTI BIJOUTIER.

Lundi. Le matin, j'ai fait une petite prière à l'enfant Jésus, apprenti à Nazareth, et je n'ai fait que mes petits exercices de l'association de la Sainte-Vierge, dont je fais partie au patronage. Ensuite, toute la journée j'ai pensé à ce que je pourrais bien faire pour sanctifier ma semaine; le soir, en m'en allant, j'ai invoqué le Saint-Esprit pour le savoir.

Mardi. Le matin, j'avais un peu de répugnance

à me lever, mais bientôt je me suis rappelé qu'il fallait que je me mortifie. Je me suis levé aussitôt. J'ai donné mon cœur à Dieu. Je me suis représenté Notre-Seigneur se levant à la maison de Nazareth pour travailler au salut des hommes. Après avoir fait ma prière du matin, je suis allé à l'atelier; en route, j'ai dit un chapelet. J'ai fait une visite au Saint-Sacrement, et j'ai offert au bon Dieu toutes mes petites peines de la journée. Le démon me fit la guerre toute la journée.

Enfin, malgré ces tentations, je fis tout de même ma méditation sur un des mystères joyeux, l'Annonciation. La résolution de ma méditation était de bien combattre le démon sur les tentations de mauvaises pensées qu'il me ferait dans cette journée.

Aussitôt arrivé à l'atelier, on m'accuse d'avoir volé une bague en argent, quoique ce ne soit pas moi; mais n'importe, on m'appela de suite voleur, hypocrite, sans parler des autres mots qui assaisonnaient ceux-là. Presque à chaque heure je disais une petite prière à la Sainte-Vierge. Je fis quatre ou cinq mortifications. Le soir étant venu, je m'en allai avec un bon camarade du patronage. L'ayant quitté, je dis mon chapelet. Je m'improvi-

sai une petite retraite, c'est-à-dire de me faire un petit sermon tous les soirs sur un sujet choisi. Alors, ce soir, je le fis sur le salut. Étant arrivé chez nous, je pris mon souper et allai me coucher, ayant fait mon examen de conscience et ma prière du soir. Ensuite, je pris mon chapelet dans mes mains et je m'endormis ainsi.

Mercredi. Le matin, je me suis levé promptement. J'ai offert ma journée au bon Dieu, et j'ai dit un *souvenez-vous* pour me mettre sous la protection de la Sainte-Vierge. Ensuite, je fis ma prière du matin et m'en allai travailler. Je passai devant ma paroisse, j'y entrai et fis une prière. Je demandai à la Sainte-Vierge qu'elle me protége dans la journée et qu'on ne m'abasourdisse point de sottises comme la veille. Ensuite je fis ma méditation sur les vertus de la Sainte-Vierge. Ma résolution était de bien aimer Notre-Seigneur pendant la journée.

Arrivé à l'atelier, la Sainte-Vierge voulait encore que je fasse pénitence, car aussitôt l'on me chercha un nom, et l'on me baptisa du nom de Tire-Bague, et à chaque fois que je me tournais et me détournais, c'était une occasion pour m'appeler. Enfin ils étaient trois après moi. Ils avaient raison de m'appeler comme cela, car ils m'ont fait pen-

ser à élever mon cœur vers Dieu bien souvent dans la journée. Je subis cette pénitence jusqu'au soir.

Jeudi. Le matin, j'ai donné mon cœur au bon Dieu. Je lui ai offert ma journée. Après avoir fait ma prière du matin, je suis allé à l'atelier. En y allant, j'ai fait une visite au Saint-Sacrement. Ensuite, j'ai demandé à la Sainte-Vierge de me délivrer de tous les mauvais discours que l'on tient à mon atelier. J'ai fait ma méditation sur la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'étable et sa pauvreté. Arrivé à l'atelier, on me garde mon nom de Tire-Bague. Je les ai laissé faire, mais à certains moments de la journée, j'élevais mon cœur vers Dieu, et par cela, je voulais imiter Notre-Seigneur qui, sur la croix, priait pour ses bourreaux. Le soir, en m'en allant, j'ai dit un chapelet et fait mon petit sermon de retraite sur la confession.

Vendredi. — Le matin, je me suis levé le plus décemment possible, comme d'ordinaire. J'ai donné mon cœur à Dieu en me levant. Après avoir fait ma prière du matin, je suis allé à l'atelier. J'ai fait ma visite au Saint-sacrement. Je me donnai tout entier à la Sainte-Vierge. Ensuite je fis ma méditation sur la Nativité. Je dis un chapelet. Arrivé

à l'atelier, toujours le nom de Tire-Bague m'était resté. Il me vint une idée, c'était de demander au patron qu'il défende de m'appeler ainsi. Je le lui ai dit : le bon Dieu a puni celui qui m'appelait ainsi, car aussitôt le patron lui a donné des coups, qu'il n'en pouvait plus, en lui disant que j'étais aussi honnête que lui. Enfin la journée se passa ainsi avec les menaces de me donner une danse à la sortie de l'atelier. Mais j'étais tranquille, car j'avais mis ma confiance en Dieu et en la Sainte-Vierge. Le soir je fis mes petits exercices ordinaires.

Samedi. — Le matin, comme de coutume, je donnai mon cœur à Dieu. La journée n'eut rien d'extraordinaire. Vous n'avez qu'à relire un autre jour de la semaine pour connaître ma journée du samedi. Le soir, je m'appliquai bien à me préparer pour faire la sainte communion du lendemain dimanche. (*Extrait du journal de Tire-Bague.*)

Quel est celui de nous qui n'en pourrait pas faire autant? Voilà de bien petites œuvres, et pourtant la perfection y est contenue, car elles renferment l'accomplissement des devoirs de notre état, et le bon Dieu n'en demande pas davantage pour nous donner en échange la vertu et le bonheur!

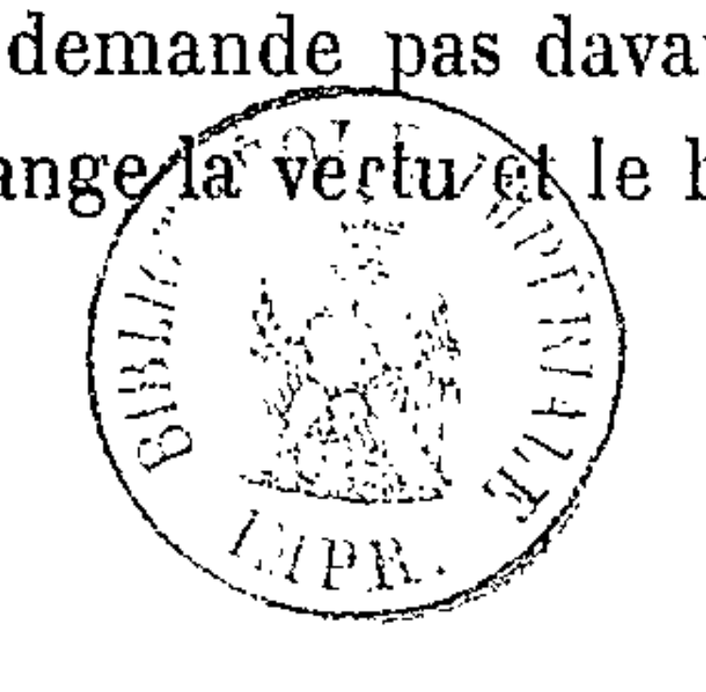


TABLE.

UN SECRET DE MÉNAGE. 1

Un mystère..... 1
Les deux systèmes..... 6
Un ménage comme il y en a beaucoup..... 18
La tentation..... 27
Orgie..... 36
Les enfants de Notre-Dame..... 42
Tempête..... 62
Joie et retour..... 68
Épilogue..... 80

ON NE FAIT BIEN QUE CE QUE L'ON FAIT SOUVENT. 87

DIS-MOI QUI TU HANTES, ET JE TE DIRAI QUI TU ES. 116

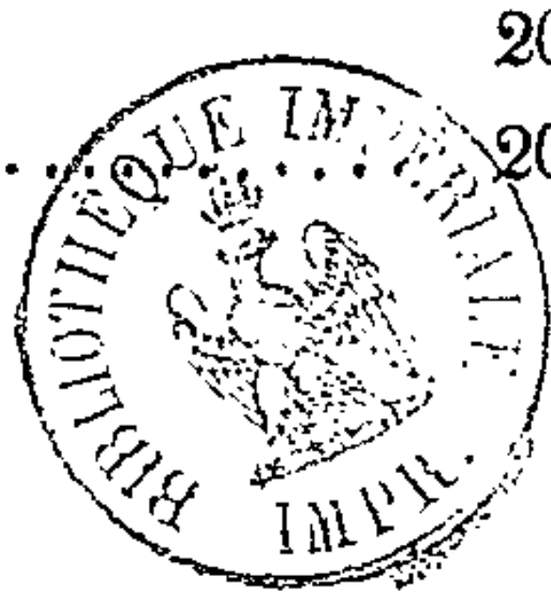
Mauvaise rencontre..... 117
Coup d'œil rétrospectif..... 123
La Saint-Éloi..... 127
Visite à la Roquette..... 132

JE VEUX M'AMUSER. 141
La rue Jean-de-Beauvais..... 141
A seize ans..... 150
Pauvre mère..... 154
Résurrection..... 161

COMMENT ON ARRIVE. 165
L'atelier de décorateur..... 165
Malheur aux faibles..... 171
La vertu c'est la force..... 174
Morale en action..... 179
Aux Tuileries..... 186

TROIS DÉVOTS. 191
Chrysostôme Balochard..... 191
Séraphin Tartini..... 196
Tire-Bague..... 200

JOURNAL DE TIRE-BAGUE. 206
Apprenti bijoutier..... 206



Beaugency. — Typ. de GASNIER.

MÊME LIBRAIRIE

L'AUTEL ET LE FOYER

PAR RAOUL DE NAVERY

12 beaux volumes grand in-18 Charpentier. Prix, franco : 20 fr.

On vend séparément :

Viatrice. Souvenirs des missions de l'abbé de Breteuil. 1 vol. Prix : 1 fr. 75 c.

Récits consolants, beaux traits de notre époque pour encourager la vertu. 1 vol. Prix : 1 fr. 75 c.

Nouvelles de charité, charmantes histoires se rattachant à chacune des œuvres de Paris. 1 vol. Prix : 1 fr. 50.

Monique la Savoisienne. Triomphe d'une jeune catholique sur sa famille protestante. 1 vol. Prix : 1 fr. 50.

L'ange du bagne, ou l'aumônier de cet enfer terrestre. 1 fort vol. Prix : 2 fr.

Légendes d'Allemagne. Récits des bords du Rhin, tels qu'on les raconte à Cologne, à Mayence, à Trèves, à Aix-la-Chapelle, etc. 1 vol. Prix : 1 fr. 50 c.

L'abbé Marcel, curé d'Avon. 1 beau vol. Prix : 2 fr.

Le chemin du Paradis. 1 très-beau vol., papier glacé. Prix : 2 fr.

Aglaé. (C'est l'histoire de sainte Aglaé et de saint Boniface), papier glacé. Prix : 2 fr.

Avocats et paysans. 1 beau vol. Prix : 2 fr.

Le choix d'une femme, par le même, 1 vol. Prix : 1 fr.

Le choix d'un mari, par le même. 1 vol. Prix : 1 fr.

BEAUGENCY. — TYP. DE GASNIER.